

Paul Vidal de la Blache et le Canada français
Une région et une géographie à l'aune de l'Amérique et de la modernité

Paul Vidal de la Blache and French Canada
A region and a geography in the light of America and modernity

Paul Vidal de la Blache y el Canadá Francés
Una región y una geografía a la dimensión de América y de la modernidad

Guy Mercier and Laurent Deshaies

Volume 66, Number 184-185, April–September 2021

Revisiter la pensée de Paul Vidal de la Blache

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1099840ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1099840ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)

1708-8968 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mercier, G. & Deshaies, L. (2021). Paul Vidal de la Blache et le Canada français : une région et une géographie à l'aune de l'Amérique et de la modernité.

Cahiers de géographie du Québec, 66(184-185), 131–151.

<https://doi.org/10.7202/1099840ar>

Article abstract

Paul Vidal de la Blache (1845–1918) visited the province of Quebec twice: once in 1904, on his way to the United States and once in 1912, as a member of Mission Champlain. This article analyzes three aspects of this part of Vidal's career. First, the focus is on the trips themselves: motives, circumstances, and sequence of events. Then, we pay attention to the role played by Vidal in the construction of scholarly geography in French Canada. Finally, we examine the writings that Vidal produced for and about his two trips to North America. We focus on three themes: Vidal's point of view on French Canada; on Americanism, which he conceived of as a way of living (*genre de vie*) specific to the North American continent; and on the economic and political modernization dictated by the geographical dynamics of the time.

Paul Vidal de la Blache et le Canada français

Une région et une géographie à l'aune de l'Amérique et de la modernité

Guy MERCIER

Université Laval

guy.mercier@ggr.ulaval.ca

Résumé

Paul Vidal de la Blache (1845-1918) vint à deux reprises au Québec : en 1904, en route vers les États-Unis, et en 1912, à titre de membre de la Mission Champlain. L'article présente une analyse de trois aspects de cet épisode de la carrière de Vidal. L'attention est d'abord portée sur les voyages eux-mêmes, sous l'angle du motif, de la circonstance et du déroulement. Ensuite, le regard se tourne vers le rôle que Vidal tint ou ne put tenir dans l'édification de la géographie savante au Canada français. Finalement, sont examinés les écrits que Vidal produisit à la faveur de ses deux voyages outre-Atlantique. À ce titre, l'étude s'attache à trois thèmes : le point de vue de Vidal sur le Canada français, l'américanisme, qu'il conçut comme le genre de vie spécifique au continent nord-américain, et la modernisation économique et politique que commandait la dynamique géographique de l'époque.

Mots-clés

Paul Vidal de la Blache, relations France-Québec, Comité France-Amérique, Mission Champlain, histoire de la géographie, américanisme.

Laurent DESHAIES

Chercheur indépendant

laurent.deshaies@hotmail.com

Paul Vidal de la Blache and French Canada. A region and a geography in the light of America and modernity

Abstract

Paul Vidal de la Blache (1845–1918) visited the province of Quebec twice: once in 1904, on his way to the United States and once in 1912, as a member of Mission Champlain. This article analyzes three aspects of this part of Vidal's career. First, the focus is on the trips themselves: motives, circumstances, and sequence of events. Then, we pay attention to the role played by Vidal in the construction of scholarly geography in French Canada. Finally, we examine the writings that Vidal produced for and about his two trips to North America. We focus on three themes: Vidal's point of view on French Canada; on Americanism, which he conceived of as a way of living (*genre de vie*) specific to the North American continent; and on the economic and political modernization dictated by the geographical dynamics of the time.

Keywords

Paul Vidal de la Blache, France-Québec relations, Comité France-Amérique, Mission Champlain, history of geography, Americanism.

Paul Vidal de la Blache y el Canadá Francés: Una región y una geografía a la dimensión de América y de la modernidad

Resumen

Paul Vidal de la Blache (1845-1918) vino dos veces a Quebec: en 1904, de camino a los Estados Unidos, y en 1912, como miembro de la Misión Champlain. El artículo presenta un análisis de tres aspectos de este episodio en la carrera del geógrafo, ya reconocido más allá de las fronteras de su país, Francia. Primero se llama la atención sobre los viajes mismos, desde el punto de vista del motivo, la circunstancia, el curso. Luego, la mirada se vuelve hacia el papel que Vidal tuvo o no pudo tener en la construcción de la geografía académica en el Canadá francés. Finalmente, se examinan los escritos que Vidal produjo durante sus dos viajes por el Atlántico. Así, el estudio se centra en tres temas: el punto de vista de Vidal sobre el Canadá francés, el americanismo, que concibe como el modo de vida propio del continente norteamericano, y la modernización económica y política que controlaba la dinámica geográfica de la época.

Palabras claves

Paul Vidal de la Blache, relaciones Francia-Quebec, Comité Francia-América, Misión Champlain, historia de la Geografía, americanismo.

Introduction

La grande contribution de Paul Vidal de la Blache (1845-1918) à l'institutionnalisation de la science géographique, à son renouveau et à sa notoriété est reconnue depuis longtemps (Berdoulay, 1981). Sa profonde influence sur la discipline en France et en maints pays fut en effet tôt célébrée (Baker, 1988; Robic, 2006 et 2011; Mercier, 2009). Influence que confirmèrent par la suite, à leur manière, les nombreuses critiques que la pensée vidalienne essuya quand on voulut faire valoir d'autres conceptions de la géographie (Orain, 2006). Aussi légitimes et pertinents que fussent plusieurs d'entre eux, ces avis, favorables ou non, ne se rapportaient pas à un domaine d'études consacré à l'exacte compréhension de la carrière et de l'œuvre de Vidal de la Blache. La situation a toutefois grandement évolué au cours des dernières décennies, si bien que les études vidaliennes, suivant diverses problématiques et perspectives, sont aujourd'hui constituées. Malgré les avancées en la matière, bien des questions demeurent. Parmi elles, il y a la place qu'occupe le Québec – plus spécialement en sa composante francophone – dans la géographie de Vidal de la Blache et le rôle que lui-même tint dans l'essor de la géographie au Québec ou, comme nous le nommons ici, le Canada français, pour mieux refléter l'esprit de l'époque. Ces questions ont certes déjà été abordées, mais souvent de manière incidente et jamais dans la perspective d'une élaboration conjointe de la géographie comme pensée et comme institution, ce dont nous comptons pour notre part traiter. À cette fin, nous examinons à la fois les activités de Vidal en lien avec le Canada français et les écrits qui s'y rattachent. L'idée est d'analyser ce corpus d'événements et de textes en considérant à la fois sa teneur même et le contexte lui ayant donné lieu. L'attention se porte plus particulièrement sur la relation France-Québec, qui renaissait peu à peu depuis le milieu du XIX^e siècle (Hamelin, 1960 et 1962) et sur la dynamique propre de la pensée vidalienne qui, au vu du cas québécois ou plus largement américain, pouvait un tant soit peu s'infléchir.

Vidal de la Blache au Québec

Paul Vidal de la Blache vint à deux reprises en Amérique du Nord et, chaque fois, il y foula le sol québécois. Ce fut d'abord en 1904, alors qu'il était en route vers les États-Unis

afin d'assister au VIII^e Congrès international de géographie, le premier à se tenir à l'extérieur du continent européen (Claparède, 1905; Martonne, 1905; Broc, 1991). Le congrès se déroula du 7 au 22 septembre 1904 en quatre sessions réparties en autant de villes: Washington, New York, Chicago et Saint-Louis. Ces sessions furent entrecoupées d'excursions (sur le Potomac, à Mount Vernon, à Philadelphie, aux chutes du Niagara). Le congrès fut suivi d'une grande excursion dans l'Ouest américain et au Mexique, à laquelle Vidal de la Blache participa également. Pour se rendre à ce congrès, Vidal franchit la Manche le 24 août 1904 et, à 21 heures le lendemain, quitta le port de Liverpool pour traverser l'Atlantique Nord, après une courte escale à Moville en Irlande¹.

L'entrée en Amérique du Nord se fit le 31 août à 9 heures par le détroit de Belle Isle, qui sépare la Grande péninsule du Nord (Terre-Neuve) et la face méridionale du Labrador. À cette occasion, Vidal écrivit dans son carnet: « Nous entrons par la porte septentrionale de l'Amérique, celle des Bretons et des Normands, celle qui porta les Français jusqu'au cœur du Mississippi² » (Vidal de la Blache, 1904: 15, *Carnet Amérique, août 1904*). Une heure plus tard, pénétrant dans le golfe du Saint-Laurent, il nota: « Découvrons de près la côte N. de la prov. du Québec, à la Pointe d'Amour » (*idem*: 16)³, côte dont il fit une brève description et esquissa le profil (figure 1), exercices qu'il répéta à l'occasion durant le reste de la traversée. Ainsi, remontant l'estuaire et ensuite le fleuve, il crayonna les monts Notre-Dame (figure 2) sur la péninsule gaspésienne, l'embouchure du Saguenay (figure 3)⁴ et le site de Québec (figure 4), de même qu'il griffonna quelques formules pour capter les paysages qui défilaient devant lui⁵. Finalement, il descendit à Montréal le 3 septembre où il excursionna avant de repartir en train vers New York, le lendemain. Après le VIII^e Congrès international de géographie, le retour vers l'Europe se fit en partance de New York (*Carnet Amérique, octobre 1904*: 74)⁶. Donc, en tout, pendant son séjour de 1904 en Amérique, Vidal de la Blache ne séjourna sur la terre ferme du Québec que deux jours, les 3 et 4 septembre 1904, exclusivement à Montréal, en transit pour sa principale destination.

Le géographe revint au Québec en 1912, à titre de membre de la Mission Champlain, menée par Gabriel Hanotaux, historien, ancien ministre des Affaires étrangères sous la III^e République et membre de l'Académie française. Cette mission fut organisée par le Comité France-Amérique à l'invitation de deux États américains limitrophes du lac Champlain, New York et le Vermont, qui avaient décidé d'élever un monument à la gloire de Samuel de Champlain⁷

NDLR: Exceptionnellement, les notes de bas de page ont été déplacées en fin d'article.

et d'en souligner l'inauguration par des événements commémoratifs. Le Comité France-Amérique avait été créé en 1909 dans le but de rapprocher la France et les diverses nations américaines (Hanotaux, 1913: 213)⁸. Pour assister aux commémorations de Champlain en 1912, le Comité constitua une délégation dont les membres furent recrutés « dans les diverses branches de l'activité française » (Hanotaux, 1913: ii). Membre du comité de patronage du Comité France-Amérique, Vidal de la Blache, alors âgé de 67 ans, faisait partie de cette délégation (figure 5)⁹.

Le groupe débarqua à New York le 26 avril 1912. Contrairement au voyage de 1904, qui n'offrit à Vidal qu'un court arrêt à Montréal, la Mission Champlain comprenait une tournée en sol québécois. À cette occasion, Vidal fut officiellement reçu, à titre de représentant de l'Université de Paris, par les autorités de deux universités québécoises, McGill et Laval¹⁰. Il put ainsi s'imprégner plus avant de la géographie de cette ancienne colonie française devenue britannique et ensuite canadienne. Cette découverte du Québec par Vidal restait toutefois en marge d'un voyage dans le Nord-est américain dont il n'est pas inutile de rappeler les étapes (Hanotaux, 1913).

La délégation quitta la France le 20 avril 1912 sur un paquebot neuf, *Le France*¹¹. Elle débarqua à New York le 26 avril. Dans les jours suivants, elle fit diverses rencontres et visites dans la région de New York, de même qu'à Washington, Philadelphie et Boston. Des représentants de la mission furent reçus dans trois universités américaines: Columbia, Yale et Harvard. À Harvard, le 1^{er} mai 1912, Vidal de la Blache prononça un discours et une conférence. Le 2 mai, en soirée, la délégation monta dans un train spécial pour entreprendre, le lendemain, sa « Journée Champlain », ponctuée d'arrêts en différents lieux historiques. Le premier arrêt fut à Ticonderoga, dans l'État de New York, à la jointure des lacs Champlain et George, où le gouverneur de la Nouvelle-France, Pierre de Rigaud de Vaudreuil, avait fait ériger le fort Carillon en 1755, pour protéger la colonie française de la poussée ennemie en provenance de la Nouvelle-Angleterre. On arrêta ensuite à Port Henry (New York), au phare de Crown Point (ancien poste français où un *Champlain Memorial* fut installé en 1912) et enfin à Plattsburgh, à près de 100 km de la frontière canadienne. Le soir, le train traversa au Canada. À Saint-Jean-sur-Richelieu, le 4 mai 1912, la délégation fut accueillie par environ 2000 personnes, dont Raoul Dandurand (1861-1942), ex-membre du Sénat canadien et cofondateur du Comité France-Amérique, avec Gabriel Hanotaux et Léon Barthou. Le même jour, en soirée, la délégation descendit

à la gare Bonaventure à Montréal, où elle fit diverses rencontres les deux jours suivants. Vidal de la Blache, de son côté, fut de surcroît accueilli, lors d'une cérémonie conjointe, par les universités McGill et Laval (cette dernière en sa succursale montréalaise, devenue en 1920 l'Université de Montréal). Le 5 mai, la délégation se dirigea vers Québec, où elle tint diverses activités le lendemain, dont une cérémonie au parlement provincial, une visite du domaine Spencer Wood, site de la résidence vice-royale, une excursion à la chute Montmorency et une soirée à l'Université Laval. Elle repartit le soir même pour Toronto et les chutes du Niagara. Le retour en France s'effectua le 15 mai, à partir de New York, par le paquebot *La Provence*, avec Paul Vidal de la Blache à bord¹².

Comme on le constate, Vidal de la Blache fréquenta très peu le Québec et n'en vit qu'une petite partie. En effet, il ne passa, au total, que trois jours à Montréal et un seul à Québec. Certes, le trajet lui fit découvrir le Saint-Laurent et le Richelieu, mais seulement sous l'espèce d'une saisie hodologique du paysage¹³. De plus, ce passage au Québec eut peu d'effet sur le plan institutionnel, du moins au regard de la discipline géographique. À ce que l'on sache, Vidal de la Blache, lors de son court séjour à Montréal en 1904, ne prononça aucune conférence et n'y fut accueilli par aucune instance. Si tel fut bien le cas, on peut présumer que ce passage au Québec, en 1904, n'avait aucun but spécifique, si ce n'est de recueillir, au gré d'un itinéraire qui eût probablement pu être différent, quelques impressions de cette terre jadis possession française. Bien que sa visite de 1912 suivît un programme officiel passablement chargé et que Vidal y prît publiquement la parole, jamais la géographie, comme pensée ou comme discipline, n'en fut spécifiquement – pour lui et la délégation dont il faisait partie – un objet, un but ou un enjeu lors du passage en sol québécois. Or, cette absence du thème de la géographie durant son séjour au Québec en 1912 est d'autant plus remarquable qu'elle contraste avec le vif engagement dont Vidal fit preuve envers sa discipline pendant le segment étasunien de ce même voyage, plus précisément lors de ses deux interventions à Harvard (Vidal de la Blache, 1913a et 1913b). Faut-il pour autant conclure à un rendez-vous manqué entre Vidal et la géographie québécoise ?

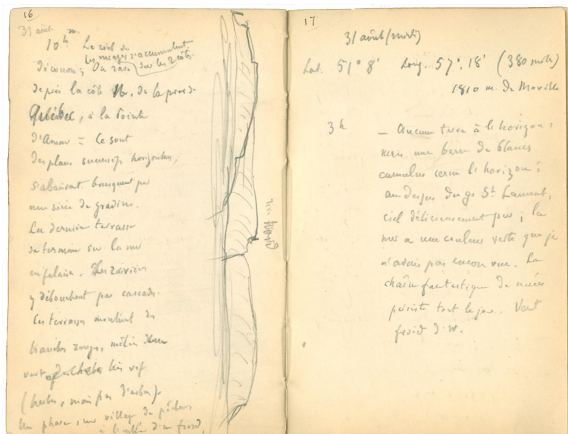


FIGURE 1 Pointe Amour | Source : *Carnet Amérique*, août 1904, p. 16.

NOTE : Croquis de la pointe Amour (Labrador, Terre-Neuve, circa 51°46'N 56° 86'E) par Paul Vidal de la Blache, le 31 août 1904, à bord du navire qui l'amena de Liverpool à Montréal. Le croquis ci-haut est reproduit à sa dimension réelle.

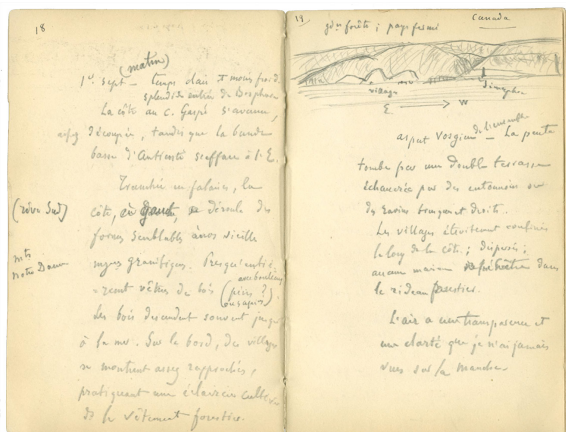
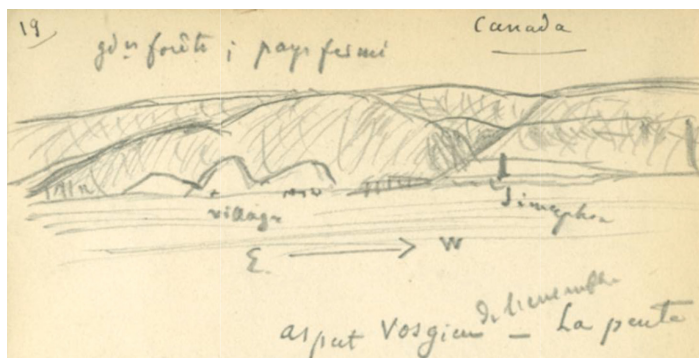


FIGURE 2 Monts Notre-Dame | Source : *Carnet Amérique*, août 1904, p. 19.

NOTE : Croquis des monts Notre-Dame (Québec, circa 49°10'N 66°10'E) par Paul Vidal de la Blache, le 1er septembre 1904, à bord du navire qui l'amena de Liverpool à Montréal. Le croquis ci-haut est reproduit à sa dimension réelle.

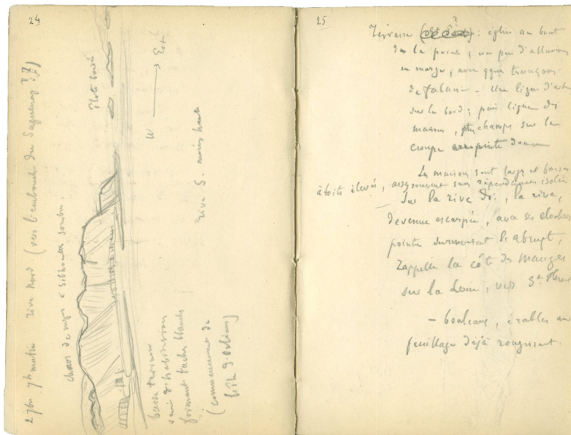
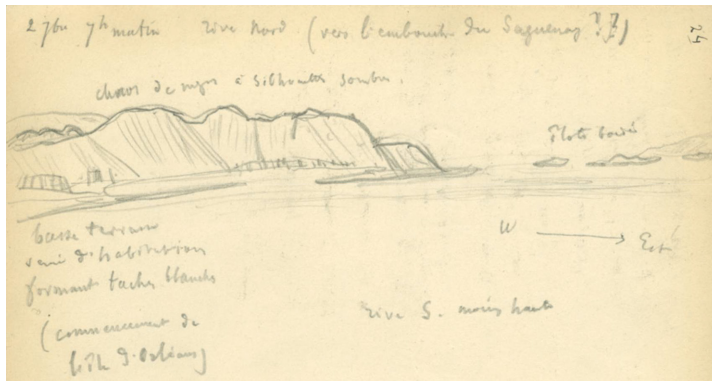


FIGURE 3 Embouchure du Saguenay | Source : Carnet Amérique, août 1904, p. 19.

NOTE : Croquis de l'embouchure du Saguenay (Québec, circa 48°10'N 69°70'E) par Paul Vidal de la Blache, le 2 septembre 1904, à bord du navire qui l'amena de Liverpool à Montréal. Vidal exprime un doute concernant cette localisation, puisqu'il fait suivre la mention « embouchure du Saguenay », dans son carnet, de deux points d'interrogation. Le profil de la côte sur le croquis suggère que cette localisation serait exacte. Le croquis ci-haut est reproduit à sa dimension réelle.

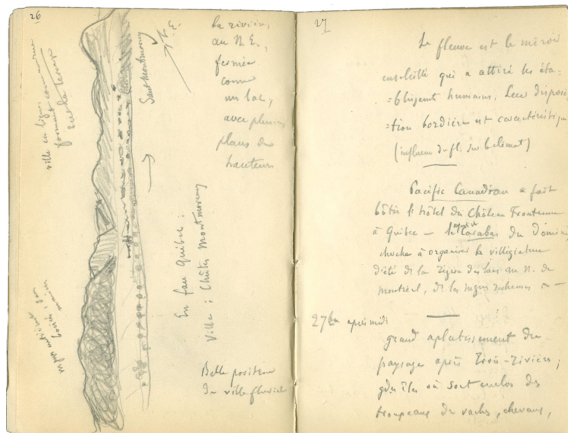
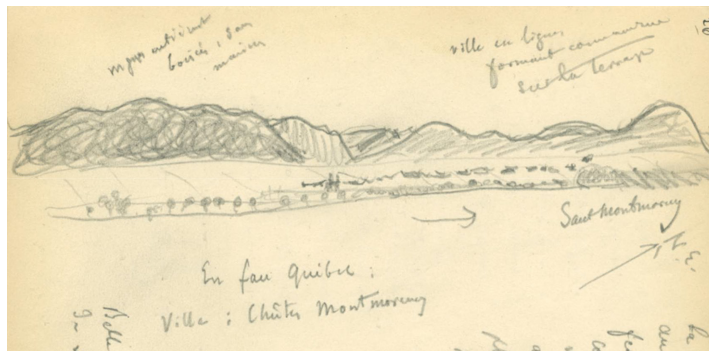


FIGURE 4 Site de la ville de Québec | Source : Carnet Amérique, août 1904, p. 26.

NOTE : Croquis du site de la ville de Québec (circa 48°80'N 71°15'E) par Paul Vidal de la Blache, le 2 septembre 1904, à bord du navire qui l'amena de Liverpool à Montréal. Le croquis ci-haut est reproduit à sa dimension réelle.

Vidal de la Blache en marge de la géographie québécoise

Selon la documentation dont nous disposons, Vidal de la Blache, lors de ses deux brefs passages au Québec, semble être resté à l'écart des cercles où la géographie commençait à susciter de l'intérêt. Pourtant il était déjà reconnu, en France et ailleurs, comme un inspirant réformateur de la géographie. L'opinion le désignait chef de file de la géographie française et son *opus magnum*, *Le tableau de la géographie de la France*, publié en 1903, était rapidement devenu une référence et un modèle, de même que son *Atlas général* (Vidal de la Blache, 1979, [1903] et 1894). Sa notoriété, en 1904 et plus encore en 1912, eût pu par conséquent avoir rayonné jusqu'au Québec et eût pu justifier un accueil déférent de la part des adeptes québécois de la géographie¹⁴. Or, pourquoi n'en fut-il pas ainsi? Fut-ce que le contexte était alors peu propice à l'influence française sur la géographie québécoise? Fut-ce plutôt que Vidal ne sut ou ne put y tenir un rôle de premier plan? Cette problématique commande une vaste recherche documentaire et une large revue historiographique que nous ne saurions conduire ici. On peut tout de même, en un aperçu, poser quelques jalons pour la circonscrire un tant soit peu.

Par le traité de Paris, signé le 19 février 1763 au terme de la guerre de Sept Ans, le roi Louis XV cédait à l'Angleterre une très large part des possessions françaises en Amérique du Nord. Dès lors, les relations entre la France et les Canadiens, comme on désignait à l'époque les Québécois d'ascendance française, se distendirent et demeurèrent difficiles et sporadiques jusqu'en 1850. Le XIX^e siècle offrit toutefois l'occasion d'un rapprochement progressif, en matière d'éducation notamment.

Par exemple, l'abbé Jean (John) Holmes, professeur au petit séminaire de Québec et auteur d'un abrégé de géographie publié pour la première fois en 1831 (Holmes, 1877), séjourna en France et dans plusieurs autres pays européens en 1836-1837 pour y acquérir des ouvrages, des manuels scolaires et des instruments pour l'enseignement des sciences dans plusieurs collèges classiques (Douville, 1903: 220-234; Brosseau, 1990: 56; Galarneau, 2003). Sous le Second Empire, l'attention de la France à l'égard du Bas-Canada s'accrut. L'un des premiers signes de ce regain d'intérêt fut l'envoi en 1855, en émissaire français dans la province du Canada, de Paul-Henry de Belvèze, commandant de *La Capricieuse* (Yon, 2003). Cherchant des appuis du côté de la couronne d'Angleterre, Napoléon III croyait

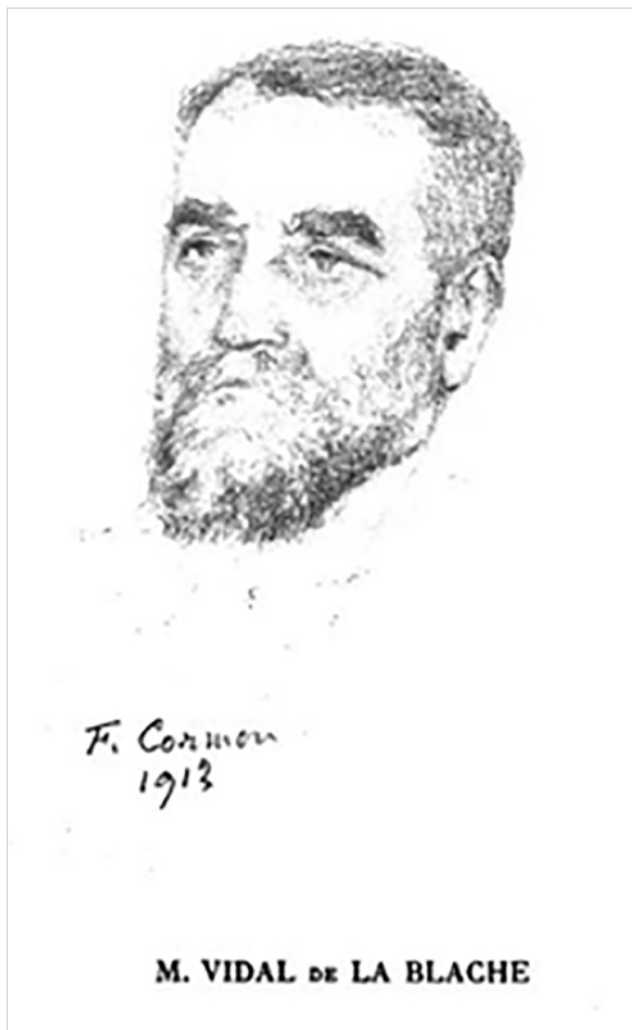


FIGURE 5 Paul Vidal de La Blache par Fernand Cormon | Source: Hanotaux (1913, planche 10)

NOTE: Plusieurs délégués de la Mission Champlain de 1912 furent dessinés par Fernand Cormon, et leurs portraits furent joints au procès-verbal que Gabriel Hanotaux en constitua en 1913.

alors opportun de mener une mission commerciale au Canada-Uni. L'opération était délicate, car il lui fallait sans réserve y rendre hommage à l'autorité britannique, tout en comptant sur la connivence des Canadiens d'ascendance française pour renouer économiquement avec cette partie de l'Amérique. En juillet et août 1855, la corvette remonta le Saint-Laurent jusqu'au lac Ontario en s'arrêtant à Québec, à Montréal, à Ottawa, à Kingston et à Toronto¹⁵. L'accueil dans le ci-devant Bas-Canada fut triomphal et donna lieu à de grandes retrouvailles (Bossé, 1984). L'événement, qui advint au même moment que la participation remarquée du Canada à l'Exposition universelle de Paris (Taché, 1856), inspira de nombreuses personnalités de part et d'autre de l'Atlantique, de sorte que la mission, si elle eut quelque

succès au chapitre commercial, fut plus encore le ferment d'une nouvelle communion d'esprit entre la France et les Canadiens (Lamonde et Poton, 2006).

L'avènement de la Troisième République en 1870 infléchit toutefois le cours de la relation entre la France et le Québec en portant à l'avant-scène la question religieuse. En expulsant plusieurs congrégations masculines en 1880 et en interdisant l'enseignement congrégationniste en 1904, la France se démarquait radicalement du Québec (Laperrière, 1996, 1999 et 2005). Ainsi, cette relation d'une francophonie transatlantique, qui déjà devait passer par le filtre des prérogatives britanniques, eut en plus à composer avec la dichotomie entre le laïcisme institutionnel de la République française et le fort penchant canadien-français pour la cause catholique. Néanmoins, la relation se maintint, voire se renforça, en favorisant, de part et d'autre, des affaires et des personnalités plutôt associées à la défense du catholicisme ou de la présence française en Amérique du Nord. Ce fut dans cette conjoncture qu'un certain nombre de Français, encouragés par les autorités canadiennes, décidèrent de migrer au Canada pour s'installer dans des régions récemment ouvertes à la colonisation (Drapeau, 1887; Linteau *et al.*, 2017). À la même époque, l'Église catholique du Québec invita des communautés religieuses françaises, dont les Frères des Écoles chrétiennes et les Frères Maristes, à venir y dispenser leur enseignement (Laperrière, 1996, 1999 et 2005), ce qui stimula d'ailleurs la production de manuels de géographie destinés aux élèves (Brosseau et Berdoulay, 2011).

La géographie contribua également à l'intensification des relations franco-québécoises dans la seconde moitié du XIX^e siècle (Sénécal, 1992; Berdoulay et Sénécal, 1993; Bergevin, 1994; Berdoulay *et al.*, 1996). Ainsi, après sa création en 1877, la Société de géographie de Québec fut en constante communication avec plusieurs sociétés de géographie de France (Morissonneau, 1971 et 1978)¹⁶. En parallèle, plusieurs intellectuels français s'intéressèrent au Québec et à ses régions, que d'aucuns, qu'ils fussent géographes ou non, visitèrent et décrivirent en diverses publications: Edme Rameau de Saint-Père (1820-1899), les frères Reclus, Élisée (1830-1905) et Onésime (1837-1916), Émile Salone (1858-1928) et bien d'autres (Yon, 1964 et 1965; Simard, 1987; Augustin et Berdoulay, 1997). Certains se firent même les propagandistes de la colonisation interne alors en plein essor au Québec. Ce groupe inspirait des auteurs québécois, dont Arthur Buies (1840-1901), qui rédigeaient de flatteuses descriptions des diverses régions du Québec pour en promouvoir le peuplement¹⁷.

L'intérêt partagé pour la géographie du Québec, pourtant bien marqué dans la seconde moitié du XIX^e siècle, tarda à pénétrer le milieu universitaire. Il est vrai que l'institution universitaire était encore très récente au Canada français. En fait, une seule université francophone existait dans la province au début du XX^e siècle: Laval à Québec, depuis 1852, et la succursale qu'elle avait implantée à Montréal en 1878. De plus, l'enseignement s'y limitait, à peu de choses près, à la théologie, au droit, à la médecine et aux arts. Cette condition pourrait expliquer pourquoi Vidal de la Blache, lors de ses passages en 1904 et 1912, ne fut pas particulièrement sollicité ou attiré par l'université canadienne-française. Il demeure qu'un germe de géographie – au travers de quelques cours épars – prenait alors forme dans l'enseignement supérieur au Québec, notamment dans les écoles normales et dans les écoles de commerce, et il apparaît que Vidal, qui incarnait indéniablement cette discipline en France, fut tenu ou se tint à l'écart de ce mouvement¹⁸. Une telle distanciation semble en effet avoir existé puisque, déjà, la géographie universitaire française attirait l'attention de certains intellectuels canadiens-français. Ainsi, en 1904, l'abbé Adélarde Desrosiers, de l'École normale Jacques-Cartier, «venait de terminer des études en histoire et en géographie à la Sorbonne», où il avait entendu, signale Ludger Beaugregard, «des grands maîtres français [...], les Vidal de la Blache et Marcel Dubois entre autres» (Beaugregard, 2003: 15). Desrosiers publia, en 1910, un récit historique fortement teinté d'apologie de l'œuvre conjointe de la civilisation française et de l'Église catholique en Amérique du Nord. Bien qu'aucune référence n'y soit faite aux «grands maîtres français», le chapitre d'ouverture, consacré à la géographie du Canada, témoigne néanmoins d'une relative communion à la doctrine professée à l'époque à la Sorbonne (Desrosiers et Fournet, 1911). Desrosiers aurait par ailleurs communiqué son engouement pour la nouvelle géographie française au jeune Émile Miller, qui entra à l'École normale Jacques-Cartier en 1904 et qui donna en 1906 un manuel pour initier les élèves à la discipline. L'engagement de Miller envers la géographie déborda la pédagogie et le mena à l'enseignement universitaire à l'Université de Montréal, où il devint professeur de géographie en 1920, à la faculté des lettres et à l'École des sciences sociales (Beaugregard, 2003: 16; Boisvert, 2003). En résultèrent des travaux marqués, pour une première fois au Québec, du sceau de la géographie universitaire alors en plein essor ailleurs dans le monde. Certes, dans *Terres et peuples du Canada*, de 1913, Miller ne se reconnaissait aucune dette envers des géographes,

français ou autres. Dans sa préface (datée de juin 1912) de l'ouvrage, l'abbé Desrosiers y précisa toutefois qu'Émile Miller « s'est mis à l'école des maîtres de la science géographique contemporaine: Vivien de Saint-Martin, de Lapparent, Suess, Élisée Reclus, Marcel Dubois, Leroy-Beaulieu » (Desrosiers, 1924: 13). On remarque que le nom de Vidal de la Blache ne figure pas dans cette liste où les Français dominant¹⁹. Miller fut en revanche plus disert sur ses influences dans *Pour qu'on aime la géographie*, ouvrage publié en 1921 qui contient un long chapitre sur l'évolution de la discipline. Les innovations les plus récentes, de diverses provenances, y sont répertoriées. La contribution des Allemands (Humboldt, Ritter, Ratzel et Richthofen) et des Anglais (Mackinder et Herbertson) y est saluée, mais la belle part est attribuée à la France, pays, soutient Miller, « où tant d'idées – indigènes et étrangères – se coordonnent, se disciplinent et se clarifient » et où, en géographie, « on est arrivé plus tôt qu'ailleurs à une juste conception d'ensemble » (Miller, 1921: 144). Il attribue cette excellence de la géographie française à des précurseurs, Albert de Lapparent, Auguste Himly et Émile Levasseur (*idem*: 144-145), avant d'en célébrer l'achèvement dans l'œuvre respective de Paul Vidal de la Blache et de Marcel Dubois. Miller consacre d'ailleurs toute une section à ces deux personnages, qu'il présente comme « le maître et le disciple devenus antagonistes » (*idem*: 148). Bien qu'il souligne un contentieux entre les deux géographes, il évite d'en indiquer la nature, préférant insister sur ce qui, malgré tout, les unit. À cette fin, il porte d'abord aux nues l'expression archétypale de la pensée vidalienne, soit l'individualité géographique, en citant ce fameux passage, repris à l'envi, du *Tableau géographique de la France*:

Une individualité géographique ne résulte pas que de simples considérations de géologie et de climat. Ce n'est pas une chose donnée d'avance par la nature. Il faut partir de cette idée qu'une contrée est un réservoir où dorment des énergies dont la nature a déposé les germes, mais dont l'emploi dépend de l'homme. C'est lui qui, en la pliant à son usage, met en lumière son individualité. Il établit une connexion entre des traits épars; aux effets incohérents de circonstances locales, il substitue un concours systématique de forces. C'est alors qu'une contrée se précise et se différencie et qu'elle devient à la longue comme une médaille frappée à l'effigie d'un peuple (Vidal de la Blache cité par Miller, 1921: 145-146²⁰).

Miller se félicite que Vidal ait rappelé avec autant de pénétration que le génie du peuple s'exprime au premier chef dans l'œuvre géographique. Après quoi, il fête Dubois pour avoir établi une méthode efficace qui permet

d'en attester rigoureusement au travers des études régionales systématiques. Au passage, à l'instar de Dubois (Dubois et Kergomard, 1909: vii-xvi), il dénonce ceux qui surestiment la contrainte qu'exercent la géologie et les autres conditions naturelles sur le façonnement humain de la surface terrestre. Il souligne à ce propos qu'« aux tenants de l'école régionaliste, [Dubois] montra combien, de nos jours surtout, ce serait méconnaître la réalité des faits, que de s'obstiner à morceler imaginativement les États en prétendues régions naturelles, à les considérer comme autant d'alvéoles où s'incrusterait l'humanité » (Miller, 1921: 147). On peut voir là une allusion à l'antagonisme entre Vidal et Dubois, que rappelle Miller. Soubeyran (1994 et 1997), Robic (1992: 133-141) et Claval (1998: 79-80) ont expliqué qu'un différend avait séparé les deux collègues. Ils précisent que la mésentente se noua autour de la direction des *Annales de géographie*, cofondées par Vidal et Dubois en 1891, et faisait écho à leur conception respective de la géographie, l'une plus fondamentale et historique, l'autre plus pratique et prospective. On peut toutefois supposer que la divergence entre Vidal et Dubois que rapporte Miller concernait aussi leurs positions politiques ou idéologiques. Dubois était un antidreyfusard notoire, membre actif de la Ligue de la patrie française, ardent nationaliste et fervent colonialiste (Joly, 2013: 54), ce qui détonnait avec un Vidal laïciste au patriotisme certes sincère, mais en comparaison somme toute discret. Une telle nuance pouvait-elle influencer un jeune Québécois baignant dans un catholicisme militant, affligé de la perte de l'Amérique française et vibrant du désir d'une conquête du sol québécois?²¹ Il nous est impossible d'en décider. Quoi qu'il en soit, on retient que Miller érigea Dubois en parangon de la géographie française qui, selon lui, brillait plus que toutes les autres au début du XX^e siècle. Il voyait en Dubois le plus accompli des réformateurs de la géographie grâce à son décisif apport méthodologique. Aussi, n'hésita-t-il pas à écrire, à propos de lui: « Cet homme [...] mérite si justement de s'appeler le rénovateur de la géographie » (Miller, 1921: 148).

L'œuvre d'Émile Miller, à laquelle il faut ajouter une *Géographie générale* posthume²², constitue à nos yeux le moment fondateur de la géographie universitaire au Canada français, même si l'institutionnalisation de cette discipline en programmes et départements y fut plus tardive. Bien qu'encore fragile, cette fondation s'arrimait directement aux mouvements d'idées qui dynamisaient à l'époque la géographie française et contrastait avec une géographie traditionnelle que transmettaient les collèges classiques

(Douville, 1903) et, par extension, l'Université Laval, soit la seule université francophone au Québec à cette période. Ce contraste est d'ailleurs manifeste lorsque l'on compare la géographie d'Émile Miller à celle d'Adolphe Garneau. Ce dernier, professeur à la faculté des arts de l'Université Laval et au petit séminaire de Québec, publia en 1912 et en 1917, dans la foulée de l'*Abrégé de géographie* de l'abbé Holmes, un volumineux *Précis de géographie* (Garneau, 1917; Brosseau, 1990: 55). L'ouvrage, à caractère encyclopédique conformément à une convention particulièrement vive au siècle précédent, donne lieu à une apologie du catholicisme, assortie d'une critique du darwinisme et d'une condamnation de l'immoralité des nations qui se dissipent dans la course aux armements et dans la guerre. Malgré son attention à l'actualité, l'ouvrage n'évoque jamais la géographie en plein essor à l'époque dans le milieu universitaire français autour ou en marge de Vidal de la Blache, qui n'est jamais mentionné, tout comme André Siegfried²³, Marcel Dubois²⁴ ou Jean Brunhes²⁵, trois autres réputés géographes français dont l'œuvre avait à l'époque un certain rayonnement au Québec. Seulement deux géographes contemporains un tant soit peu associés à la colonisation interne de la province y sont nommés: Élisée Reclus et Franz Scharder, à côté de quelques auteurs du XIX^e siècle, dont le naturaliste Armand de Quatrefages (1810-1892) et le géographe Conrad Malte-Brun (1775-1826).

À l'époque où Paul Vidal de la Blache voyagea au Canada français, une géographie universitaire y prenait donc forme. Alors à ses tout débuts, elle était à l'affût d'inspiration et d'encouragement. La science française était de surcroît une référence obligée, dans la mesure toutefois où, on peut le présumer, les sensibilités locales enclines au directivisme catholique et au nationalisme canadien-français étaient ménagées. D'ailleurs, ce fut peut-être là l'une des raisons pour lesquelles Vidal de la Blache, pourtant au faite de sa renommée et par conséquent figure tutélaire imposée, n'y eut qu'une reconnaissance formelle, et encore bien ponctuelle, sinon pour lui attribuer, comme chez Miller, le second rang derrière Marcel Dubois, dont la personnalité était mieux accordée aux idéaux de l'élite québécoise du moment. En l'état actuel de nos recherches, il nous est impossible de savoir ce que Vidal pensait de ce probable déficit d'affinité ou de la cause de la géographie savante au Canada français. Peut-être ne prêtait-il aucune attention à ces questions. Pour l'instant, on ne peut que prendre acte de ces inconnues avant de diriger notre regard vers ce que Vidal put concevoir de la géographie et du Canada français à la faveur de ses deux passages en Amérique

du Nord au moment où, dans la province de Québec, on tentait de raviver le souvenir de la Nouvelle-France et d'en perpétuer l'héritage.

Le Québec et la géographie dans les écrits américains de Paul Vidal de la Blache

Paul Vidal de la Blache écrivit très peu sur le Québec et le Canada français, tout au plus quelques passages, du moins parmi ses publications qui nous sont connues. L'un dans le récit qu'il fit, dans la *Revue de Paris*, de son voyage en Amérique réalisé en 1904 à la faveur du VIII^e Congrès international de géographie (Vidal de la Blache, 1905). Un autre dans sa mémoration, à l'Institut de France, de l'excursion de New York à Québec conduite par la mission Champlain de 1912 (Vidal de la Blache, 1912b²⁶). Et un dernier dans le mot prononcé à Montréal devant les autorités des universités McGill et Laval (Vidal de la Blache, 1913d). En chaque cas, le thème, le contexte et le genre, par leur différence même, orientent le fond et la forme du propos. Si l'on ne s'en tient qu'au thème, il s'en dégage que le Québec ou le Canada français n'y est jamais conçu en soi, mais toujours subordonné à une entité géographique plus large. Cette entité est tour à tour la France qui, jadis, colonisa la vallée du Saint-Laurent et commanda une vaste exploration de l'Amérique du Nord, ensuite le Canada qui, en conséquence de la conquête anglaise de la Nouvelle-France, suscita la coexistence en un même pays de deux peuples d'ascendance européenne, et enfin l'Amérique, incarnée au premier chef par les États-Unis, où s'est largement répandu un nouveau genre de vie, l'«américanisme». Des trois, la figure de l'Amérique demeure prépondérante. La question américaine est principalement traitée dans le récit que Vidal fit de son voyage de 1904. Ce texte, qui tient moins du journal que de l'évocation d'une manière spécifique d'occuper et d'aménager le territoire, marque certainement, comme Claval (2011) l'a déjà relevé, une évolution significative de la pensée de son auteur. Mélangés ou non aux figures de la France et du Canada, l'Amérique et l'américanisme sont également abordés dans trois autres textes vidaliens qui doivent, de ce fait, être intégrés au corpus à l'étude. Le premier est l'article «Les chemins de fer en Amérique», où le rail est notamment présenté comme un facteur décisif du genre de vie américain (Vidal de la Blache, 1912a)²⁷. Le deuxième est le discours prononcé en 1912 par Vidal à l'Université Harvard, à titre de représentant de l'Université de Paris au sein de la Mission Champlain (Vidal de la

Blache, 1913a). Livrant cette allocution de circonstance, Vidal délaissa la science pour la diplomatie en vue de renforcer, au nom d'un idéal commun de justice et de liberté, la collaboration universitaire entre la France et les États-Unis d'Amérique. Le troisième texte est la conférence donnée par Vidal lors de cette même visite à Harvard. Bien qu'elle porte sur la France et ses provinces, l'américanisme y transparait dans la modernisation économique et sociale que la France du début du XX^e siècle serait en train d'expérimenter et qu'elle aurait avantage, selon Vidal, à encourager par une politique régionaliste idoine. Au total, ces six textes, tous publiés du vivant de Vidal, constituent un corpus américain qui, malgré un contenu ou un faire variables, possède sa propre résonance. C'est pourquoi l'analyse individuelle de chacun, pourtant utile, est ici laissée de côté au profit d'une lecture d'ensemble concentrée sur notre problématique, soit la relation France-Québec – et par extension la relation France-Amérique – dont Vidal de la Blache fut partie prenante, et sur la pensée géographique qu'il formula à la faveur de ses voyages américains.

Jamais, dans les textes considérés, il n'apparaît que Vidal vint au Québec après y avoir été invité personnellement ou dans l'intention expresse d'y favoriser l'essor de la science géographique, ou encore pour promouvoir la géographie française dont il était le chef de file. Cela conforte l'idée qu'il ne fut pas directement engagé dans l'ouverture vers la géographie française que pratiquaient à l'époque quelques membres de l'élite canadienne-française, que ce fût en vue d'une valorisation patriotique ou d'une colonisation de la province de Québec, ou pour favoriser l'introduction, dans l'enseignement supérieur, d'une science géographique renouvelée. Bref, Vidal ne semble pas avoir entretenu le désir particulier de faire rayonner la discipline géographique au Québec et ne semble pas avoir été sollicité à cet effet. Certes, à l'époque au Canada français, d'aucuns admiraient son œuvre – Émile Miller au premier chef – ou du moins la respectaient, mais il ne paraît pas y avoir contribué formellement à l'établissement d'une géographie universitaire qui, incidemment, aurait été destinée à favoriser l'émancipation nationale des francophones d'Amérique. En fait, selon ce qu'on peut lire, Vidal n'entrevoit pas de progrès du Canada français en dehors du Canada tout entier et de l'Empire britannique. Quant à l'apport de l'université à ce titre, il la voyait plutôt du côté de la formation d'ingénieurs; du moins ce fut l'invitation qu'il lança aux dignitaires des universités McGill et Laval en 1912:

Il faut des instituts, il faut des laboratoires pour préparer ces ingénieurs qui tracent des chemins de fer à travers les montagnes Rocheuses; pour former ceux qui scruteront les ressources minérales, qui mettront en valeur les forces hydrauliques que vos lacs magnifiques, que vos lacs vous ont réservées, qui mobiliseront enfin ces richesses de toute espèce dont la nature vous a si libéralement dotés, que c'est le Canada qui est maintenant par excellence la contrée des possibilités infinies! (Vidal de la Blache, 1913d: 120)²⁸.

La possibilité d'infinis qui fit s'exclamer Vidal était, à ses yeux, la promesse même de l'Amérique. Si cette promesse, d'après lui, concernait également le Canada français, Vidal remarquait toutefois, à partir des impressions qu'il avait pu en recueillir, que cette contrée était une «Amérique encore archaïque» (Vidal de la Blache, 1905: 514). De Québec, qu'il avait vu de la passerelle de son navire en 1904, il nota «ses ruelles grimpantes et ses couvents et ses églises» (*ibid.*). Ce portrait compendieux de la cité de Champlain jurait avec celui détaillé, sagace et admiratif qu'il brossa de la ville américaine dans la suite du même récit. À propos de Montréal, où il put excursionner quelques heures lors de son premier voyage outre-Atlantique, il écrivit que la ville «tient encore de la vieille Europe, de la *mediæval Europe*, comme on dit ici» (*idem*: 515) et compara son centre-ville à «la grand'rue de l'une de nos villes de province» (*ibid.*). À Lachine, au pourtour campagnard de la ville, il croqua une scène villageoise où de «purs ruraux» interpelaient des «Indiens». L'épisode le «ramène au vieux temps» où cette «route des peuples» entre le Saint-Laurent et l'Hudson était «une arène où se débattit le sort du continent», puisque «Européens et Iroquois, Anglais et Français, Anglais et Américains y luttèrent tour à tour». Il ressentit alors, «ce qui est rare en Amérique, une émotion historique» (*ibid.*). Mais un tel transport, aussi sincère fût-il, demeurait une incongruité, car ces temps, comprit-il, étaient révolus: «On s'arrache avec peine à ces anciens compatriotes et à ce passé; mais l'Amérique n'est pas la terre du passé» (*ibid.*). D'ailleurs, Montréal en donnait la mesure, puisque au-delà de son noyau originel et de son site unique, entre le mont Royal et le Saint-Laurent, cette ville portait déjà la marque d'un habitat à l'enseigne de son continent:

Cependant l'américanisme n'est pas loin. Pour les débutants au nouveau monde, Montréal, dans ses hauts quartiers, fait même l'effet d'une ville tout américaine, avec ses *blocs*, ses rues bordées de banques et d'offices [*sic*], surmontées de cette toile d'araignée de fils télégraphiques et de *trolleys*, que nous retrouvons, du Canada au Mexique, comme le signalement de toute ville grande ou petite, même de celle qui aspire à naître (Vidal de la Blache, 1905: 514).

Par ailleurs, Vidal ne s'ouvrit pas sur le sort que l'américanisme devrait réserver au Canada français. Comme la propagation et la domination de ce genre de vie en Amérique du Nord lui paraissaient inéluctables, on présume que l'avenir de ce reliquat devait lui sembler appartenir à ce mouvement d'ensemble²⁹. Si un doute l'occupait, il concernait plutôt le sentiment d'échec que la France cultivait relativement à ses anciennes ambitions nord-américaines. Vidal déplorait ce froissement qui déniait à la France le mérite d'avoir été l'aiguillon initial de l'américanisme. Tel est en effet le sens premier d'un autre texte majeur de Vidal, celui lu à l'Institut de France en 1912 et réédité en 1913 sous un titre plus judicieux, «La signification de la journée de Champlain», au lieu de «Une journée aux bords du lac Champlain» (Vidal de la Blache, 1912b et 1913c). Ainsi, la sublimité américaine de la France ne fut pas, selon Vidal, d'avoir colonisé la vallée du Saint-Laurent et plusieurs de ses affluents, mais d'être partie à la conquête de toute l'Amérique du Nord, d'avoir ouvert en tous sens ce continent à une Europe qui en brûlait, car elle voulait y incarner son avenir, son salut. Cette fièvre américaine de la France était, selon Vidal, au cœur de la commémoration de l'œuvre de Champlain, dans la mesure où, à travers ce brave, c'était une œuvre partagée avec ses dignes successeurs que l'on honorait :

Cette célébration a pris un caractère plus général que la glorification d'un grand homme. Elle signifie l'adoption par l'Amérique de tous les héros qui ont contribué à sa grandeur. Cet hommage ne se borne pas à Champlain; il va à Montcalm, il s'adresse à Cavalier de la Salle; à Marquette, dont l'image figure aussi au Capitole de Washington; à Maisonneuve, le fondateur de Montréal qui lui a dressé une statue sur une de ses places; à La Clède, dont la statue s'élève sur une des places de Saint-Louis; à Joliette [sic]³⁰, d'Iberville, Hennepin, Duluth et bien d'autres qui, au lac Champlain, sur l'Ohio, sur les Grands Lacs, ou sur le Mississippi, furent les pionniers d'une domination qui devait se réaliser un jour, – mais après eux et autrement qu'ils ne l'avaient conçue (Vidal de la Blache, 1913c: 96-97).

Dans leur œuvre réside, d'après Vidal, le plus digne patrimoine historique de la France en Amérique, puisqu'elle stimula un élan de conquête sans pareil et toujours prometteur. Dans cette optique, la colonisation initiale, sur la façade atlantique du continent, n'était, aux yeux du géographe, qu'un instrument de cette ambition, si bien qu'elle ne peut, du moins à elle seule, être l'emblème de l'Amérique française. Qu'importe si la vaste Amérique appartient désormais à d'autres que la France. Les regrets, en la circonstance, ne peuvent tout emporter, insiste Vidal,

puisqu'ils masqueraient fâcheusement la gloire américaine de la France. C'est pourquoi, à propos de Champlain et de ses épigones, Vidal écrit :

Ces Français eurent, plus que d'autres, la vision anticipée de l'étendue et des dimensions que ce continent était capable de donner aux dominations politiques. Ils virent plus grand que les tenaces colons qui appliquèrent leurs vertus puritaines et leur sens pratique à incruster pièce à pièce leurs établissements entre la mer et les Appalaches³¹. Ceux-ci furent des fondateurs; mais on peut se demander si, sans les perspectives ouvertes par nos compatriotes, sans leur exemple et l'émulation qu'ils ont excitée, cette puissante unité, dont notre époque a vu l'accomplissement de l'Atlantique au Pacifique, des Grands Lacs au golfe du Mexique, se serait réalisée. Il y est entré quelque chose des vues, des plans, de cet esprit généralisateur propre à nos compatriotes. Ils ont tracé, en pensant à la France, l'esquisse de la grandeur des États-Unis (Vidal de la Blache, 1913c: 97).

Tout en définissant l'américanisme, Vidal effectuait une montée en généralité qui affina sa doctrine géographique. En effet, chez lui, l'américanisme constituait davantage que le genre de vie de prédilection en Amérique du Nord, aux États-Unis notamment, comme il avait pu le constater *de visu*. Il était à ses yeux plus encore un tropisme géographique propre à une modernité entraînée par le libéralisme économique et politique. Or, pour Vidal, ce tropisme n'est pas confiné à l'Amérique du Nord. Et c'est pourquoi il profita de son passage aux États-Unis en 1912 pour expliquer, devant ses collègues de l'Université Harvard, que la France était elle-même emportée, à l'époque, par un semblable mouvement. Son argument tenait dans un bref et saisissant tableau de la France, dont les régions n'étaient plus des provinces fortement polarisées par la capitale, mais des entités géographiques désormais dotées d'une vitalité propre grâce à une mise en valeur novatrice ou redoublée du potentiel local, qu'il s'agît de matières premières, de conditions naturelles, de terroirs, de capitaux, de compétences, de volontarismes. Vidal allait même jusqu'à soutenir que de traditionnels «pôles répulsifs» du territoire français trouvaient là le moyen de contrer leur «irréversible décadence» (Vidal de la Blache, 1913b: 63). Cette vitalité, Vidal l'associait bien entendu à l'essor de la grande industrie, au déploiement du système bancaire, à l'expansion du commerce, à l'amélioration des transports (au premier chef le rail) et à la mobilisation de nouvelles sources d'énergie (l'hydroélectricité tout particulièrement). Il ne négligeait pas pour autant le facteur social (en rappelant par exemple

le rôle des syndicats et des coopératives agricoles) et la mobilisation politique à l'échelle régionale. Or, à ce dernier titre, il souhaita que les lourdeurs inhérentes à une centralisation de moins en moins adaptée à la modernité géographique de la France s'estompent :

Voilà donc, de différents côtés et loin de la capitale, des centres d'activité qui puisent leurs ressources dans le pays même, et qui tendent à s'organiser suivant les conditions régionales. Certainement, leurs revendications rencontrent des obstacles; il y a des courants qu'on ne remonte pas en un jour. Mais il est intéressant d'assister à cette revanche des faits, qui donne un démenti à la centralisation; à cette réaction des énergies naturelles contre des habitudes invétérées qui pouvaient sembler inexorables (Vidal de la Blache, 1913b: 64).

En plus d'être propice à un rappel de ses positions régionalistes relativement à la France (Mercier, 2001), la subsomption de l'américanisme dans un tropisme propre à l'époque plutôt qu'à un lieu en particulier permettait à Vidal de réitérer avec force le caractère foncièrement économique et plus encore politique de sa doctrine³². De même, elle en illustre la ferme volonté d'expliquer la dynamique géographique la plus contemporaine, voire de la projeter vers l'avenir au travers d'une institution territoriale pertinemment réformée. Ce faisant, Vidal osa même dévoiler comme jamais ses convictions républicaines. Il est vrai que le contexte s'y prêtait, surtout lors de son passage aux États-Unis en 1912, considérant que le républicanisme et les idéaux s'y rattachant étaient au cœur de la diplomatie mise en œuvre par la Mission Champlain. C'est pourquoi on ne s'étonne pas que Vidal profitât de l'occasion pour présenter la discipline géographique, alors que l'Europe est en pleine course aux armements et en instance de belligérance (MacMillan, 2013), comme un engagement en faveur de la paix, car selon lui il faut voir « dans l'étude intime et réciproque des peuples une des applications les plus dignes de leur intelligence et un des moyens d'établir plus de justice et plus de sympathie entre les hommes » (Vidal de la Blache, 1913b: 65). Plus encore, Vidal plaida que la géographie, en sa valeur explicative et prospective, était au cœur du progrès indispensable aux sociétés humaines pour échapper à la décadence, progrès sans lequel, de surcroît, il n'est pas possible de poursuivre l'idéal de justice et de liberté. L'épilogue de son discours à ses collègues de Harvard était à cet égard remarquable, d'autant que le plaidoyer en faveur de la géographie se moulait adroitement dans une invitation à fréquenter la France et ses régions :

La rencontre [entre les universités de Harvard et de Paris], en ces conditions, était inévitable. La voilà désormais accomplie. Il nous reste à cimenter cette alliance universitaire et à lui faire porter ses fruits. // Je vous dirai pour cela: Venez à nous, visitez notre pays, comme de notre côté nous devons faire effort pour connaître le vôtre. Ne vous contentez pas, quand vous venez chez nous, de concentrer votre attention sur Paris. Paris mérite assurément autre chose qu'une curiosité banale. C'est le plus beau fleuron de notre couronne, une de ces capitales, qui, comme écrivait le géographe Karl Ritter, sont l'expression la plus exquise et la plus raffinée de la civilisation d'un peuple. Mais en dehors de Paris, il y a en France plusieurs régions qui par la vitalité et le renouveau qui s'y manifestent sont dignes aussi d'une sérieuse attention. C'est vers elles surtout que je vous convie à tourner les yeux. Vous trouverez, dans ces foyers multiples où brille l'inépuisable vitalité de la France, ample matière à des observations de grande portée. // Il n'y a pas assurément, vous le savez mieux que personne, de loi qui condamne les civilisations qu'a consacrées le temps, à tomber fatalement en décadence et à dépérir; on ne voit pas d'où viendrait ce phénomène de paralysie frappant à un moment donné les sociétés, quand, malgré l'ancienneté de leur histoire, elles continuent à chercher dans le travail de nouvelles sources de vie. // Mais il faut que ces sociétés ne se replient pas sur elles-mêmes; il est nécessaire qu'elles se tiennent en contact avec d'autres peuples, dont la vie se développe en des conditions différentes. C'est pourquoi nous aspirons à entrer en relations de plus en plus intimes avec le grand et jeune peuple des États-Unis d'Amérique. Nous nous sentons portés vers vous par les souvenirs du passé comme par les préoccupations de l'avenir. Nous nous rapprochons de vous, parce que nous avons un idéal commun, cet idéal de justice et de liberté que vous avez inscrit au frontispice de votre Constitution. Nous pensons que la poursuite réfléchie de cet idéal est capable d'ajouter encore des pages glorieuses à celles que, vous et nous, nous comptons déjà dans notre histoire (Vidal de la Blache, 1913a: 57-58).

Deux ans après l'expression de ce vœu d'harmonie et de collaboration entre les peuples, entre la France et l'Amérique, la Grande Guerre mit les espoirs à l'épreuve. Au terme des hostilités, le pessimisme gagnait passablement les esprits, du moins sur le Vieux Continent, comme en témoignait *Le déclin de l'Europe* (1920). Ce livre d'Albert Demangeon, un élève de Vidal était paru en 1920, quelque temps après la fragile paix de Versailles (MacMillan, 2003). Si, en cette circonstance, Demangeon n'affichait pas envers la France le même optimisme qu'avait exprimé son maître, à Harvard, il n'en croyait pas moins que le pays pouvait

tirer son épingle du jeu, à certaines conditions. Il ne doutait toutefois pas qu'une géographie bien conçue et bien appliquée, comme celle de Vidal, pût expliquer la dynamique du monde contemporain et l'orienter convenablement.

Conclusion

Notre brève enquête indique que la relation de Vidal de la Blache au Québec ne fut pas à la hauteur de sa notoriété. En effet, Vidal ne fut pas un agent direct de l'éclosion de la géographie savante au Canada français, au début du XX^e siècle. Lors de ses deux courtes visites en 1904 et en 1912, il n'y fréquenta pas le milieu concerné et, même lorsqu'il fut appelé à intervenir auprès d'universitaires (en 1912), il n'y évoqua jamais la discipline géographique, du moins dans les propos qui en furent rapportés. De plus, l'œuvre de Vidal n'eut que peu d'échos dans les cercles canadiens-français engagés dans la mise en œuvre de la géographie savante. Des géographes français pourtant moins réputés que lui y eurent plus d'audience et furent, pour d'aucuns, accueillis parmi eux. Certes, Émile Miller, pionnier de la géographie universitaire au Québec après la Première Guerre mondiale, salua la pénétration de la pensée vidalienne, mais il s'empressa de lui réserver le second rang derrière l'élève de Vidal, Marcel Dubois dont le profil idéologique, il est vrai, se conformait davantage aux canons de l'élite catholique qui exerçait une forte emprise sur l'intelligentsia canadienne-française à l'époque.

Malgré ses rapports rares et superficiels avec le Québec, Vidal sut exprimer, quoique en concentré, un avis bien campé sur la société canadienne-française. Il y vit une « Amérique encore archaïque » (Vidal de la Blache, 1905: 514), issue d'une ancienne colonisation accessoire à une conquête de l'Amérique. Quand la France dut renoncer à prendre part à cette conquête, elle pouvait certes regretter la perte de la Nouvelle-France, mais elle pouvait également s'enorgueillir, estimait Vidal, d'avoir hardiment enclenché la découverte européenne de l'Amérique du Nord. Aussi, bien que ce continent ne fût plus que marginalement d'ascendance française, son occupation entière en portait toujours la marque. En d'autres mots, Vidal se représentait le Canada français, moins en ce qu'il était devenu qu'en ce qu'il avait jadis annoncé et ce qu'il était en train de devenir en s'incorporant, tout en conservant son originalité, dans l'américanisme, soit ce vaste mouvement appelé à capter au mieux, à travers un nouveau type d'établissement humain, le potentiel du territoire continental.

Au demeurant, l'américanisme constituait la principale préoccupation de Vidal durant ses séjours outre-Atlantique. La réflexion sur le Canada français, à ces occasions, n'était qu'incidente. Et cette préoccupation première, de surcroît, ne relevait pas uniquement de la géographie régionale. En effet, à travers ce thème, Vidal ne cherchait pas seulement à mieux comprendre le genre de vie spécifique à cette terre conquise par l'Europe, mais plus encore à définir plus adéquatement les termes de la dynamique géographique du monde contemporain appelé à se moderniser économiquement et politiquement pour assurer son progrès, sinon sa survie. À ce compte, l'épisode où Vidal vint au Québec ne peut donc être compris sous le seul angle d'un apport à la compréhension du Québec et de l'Amérique, car il est surtout un moment fort de la formation et de l'expression de sa doctrine géographique.

Bibliographie

- Anonyme (1909) Mouvement de géographie. *Bulletin de la Société de géographie de Québec*, vol. 3, n° 1, p. 72.
- Anonyme (1912) Le lac Champlain. *Bulletin de la Société de géographie de Québec*, vol. 6, n° 4, p. 281-282.
- Anonyme (1917) Géographes français. *Bulletin de la Société de géographie de Québec*, vol. 11, n° 6, p. 359-360.
- Anonyme (1918) Mort d'un grand géographe. *Bulletin de la Société de géographie de Québec*, vol. 12, n° 3, p. 176-177.
- AUGUSTIN, Jean-Pierre et BERDOULAY, Vincent (1997) *Modernité et tradition au Canada: le regard des géographes français jusqu'en 1960*. Paris, L'Harmattan.
- BAKER, Samuel John Kenneth (1988) Paul Vidal de la Blache, 1845-1917 [sic]. *Geographers: Bibliographical Studies*, vol. 12, p. 190-201.
- BEAUREGARD, Ludger (1985) Historique de la Société de géographie de Montréal. *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 29, n° 76, p. 109-117. [En ligne]. <https://www.erudit.org/fr/revues/cqq/1985-v29-n76-cqq2648/021698ar.pdf>
- BEAUREGARD, Ludger (2003) Émile Miller, géographe méconnu. *Histoire Québec*, vol. 8, n° 3, p. 15-17.
- BERDOULAY, Vincent (1981) *La formation de l'école française de géographie (1870-1914)*. Paris, Bibliothèque nationale.
- BERDOULAY, Vincent et SÉNÉCAL, Gilles (1993) Pensée aménagiste et discours de la colonisation au Québec. *Le Géographe canadien*, vol. 37, n° 1, p. 28-40.

- BERDOULAY, Vincent, SÉNÉCAL, Gilles et SOUBEYRAN, Olivier (1996) Colonisation, aménagement et géographie: convergences franco-québécoises (1850-1920). Dans Vincent Berdoulay et Hans J. A. van Ginkel (dir.) *Geography and Professional Practice*. Utrecht, Nederlandse Geografische Studies, n° 206, p. 153-169.
- BERGEVIN, Jean (1994) La société de géographie de Québec et la colonisation. Dans Michel Bruneau et Daniel Dory (dir.) *Géographies des colonisations, XV^e-XX^e siècles*. Paris, L'Harmattan, p. 67-75.
- BESSE, Jean-Marc (2004) Quatre notes conjointes sur l'introduction de l'hodologie dans la pensée contemporaine. *Les Carnets du paysage*, n° 11, p. 26-33.
- BOISVERT, Michel (2003) Miller, Émile. Dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 15, Québec, Université Laval et Toronto, University of Toronto.
- BOSSÉ, Éveline (1984) *La Capricieuse à Québec en 1855*. Montréal, Les Éditions La Presse.
- BROC, Numa (1991) Vidal de la Blache en Amérique du Nord: le congrès international de géographie de 1904. *Annales de géographie*, n°s 561-562, p. 635-643.
- BROSSEAU, Marc (1990) *Bibliographie annotée des manuels de géographie au Canada français: 1804-1985*. Ottawa, Centre de recherche en civilisation canadienne-française.
- BROSSEAU, Marc et BERDOULAY, Vincent (2011) *Les manuels de géographie québécois. Images de la discipline, du pays et du Monde – 1800-1960*. Québec, Presses de l'Université Laval.
- BROUILLETTE, Benoît (1935) *Le Canada par l'image*. Montréal, Éditions Albert Lévesque.
- BRUNHES, Jean (1910) *La géographie humaine. Essai de classification positive*. Paris, Félix Alcan.
- BRUNHES, Jean (1922) L'agriculture canadienne. Culture, élevage, irrigation. Dans Émile Fayolle (dir.) *Au Canada*. Paris, Félix Alcan, p. 105-119.
- BUIES, Arthur (1889) *L'Outaouais supérieur*. Québec, Darveau Imprimeur.
- CLAPARÈDE, Arthur de (1905) Le huitième Congrès international de géographie. *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, vol. 44, p. 1-48.
- CLAVAL, Paul (1998) *Histoire de la géographie française de 1870 à nos jours*. Paris, Nathan.
- CLAVAL, Paul (2011) Les voyages américains de Vidal de la Blache et de Demangeon. *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 55, n° 155, p. 263-277. [En ligne]. <https://www.erudit.org/fr/revues/cgq/1985-v29-n76-cgq2648/021698ar.pdf>
- CLOUT, Hugh (2004) Lessons from experience: French geographers and the transcontinental excursion of 1912. *Progress in Human Geography*, vol. 28, n° 5, p. 597-618.
- DEMANGEON, Albert (1920) *Le déclin de l'Europe*. Paris, Payot.
- DESROSIERS, Adélarde (1924) Préface. Dans Émile Miller, *Géographie générale*. Beauceville, L'Éclaireur, p. i-iii.
- DESROSIERS, Adélarde et FOURNET, Pierre-Auguste (1911) *La race française en Amérique*. Montréal, Beauchemin, [1910].
- DOUVILLE, J.-A. Irénée (1903) *Histoire du collège-séminaire de Nicolet (1803-1903)*. Montréal, Librairie Beauchemin.
- DRAPEAU, Stanislas (1887) *Le guide du colon français, belge, suisse, etc.* Ottawa, Département d'agriculture du gouvernement du Canada.
- DUBOIS, Marcel et KERGOMARD, Joseph-Georges (1909) *Précis de géographie économique*. Paris, Masson, [1903].
- DUMONT, Fernand (1970) *La dialectique de l'objet économique*. Paris, Anthropos.
- FABRE, Gérard (2021) *Le pari canadien d'André Siegfried*. Québec, Presses de l'Université Laval.
- FALAISE, Noël (1973) Biographie et bibliographie de Benoît Brouillette. *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 17, n° 40, p. 5-34. [En ligne]. <https://www.erudit.org/fr/revues/cgq/1973-v17-n40-cgq2614/021103ar.pdf>
- GALARNEAU, Claude (2003) Holmes, John (rebaptisé Jean) (1799-1852). Dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 8, Québec, Université Laval et Toronto, University of Toronto.
- GARNEAU, Adolphe (1917) *Précis de géographie*. s.l., s.é, [1912].
- GIRARD, Alexandre (1905) *La province de Québec. Son organisation politique et administrative. Ses ressources agricoles, minières et industrielles*. Québec, Dussault et Proulx Imprimeurs.
- GOTTMANN, Jean (1952) *La politique des États et leur géographie*. Paris, Armand Colin.
- HAMELIN, Jean (1995) *Histoire de l'Université Laval. Les péripéties d'une idée*. Québec, Presses de l'Université Laval.
- HAMELIN, Louis-Edmond (1960) Bibliographie annotée concernant la pénétration de la géographie dans le Québec. *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 4, n° 8, p. 345-358. [En ligne]. <https://www.erudit.org/fr/revues/cgq/1960-v4-n8-cgq2582/020223ar.pdf>

- HAMELIN, Louis-Edmond (1962) Petite histoire de la géographie dans le Québec et à l'Université Laval. *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 7, n° 13, p. 137-152. [En ligne]. <https://www.erudit.org/fr/revues/cgq/1962-v7-n13-cgq2587/020424ar.pdf>
- HANOTAUX, Gabriel (dir.) (1910) *France et Canada. L'avenir des relations franco-canadiennes*. Paris, Comité France-Amérique.
- HANOTAUX, Gabriel (dir.) (1913) *La Mission Champlain aux États-Unis et au Canada. Avril-mai 1912*. Paris, Éditions France-Amérique.
- HANOTAUX, Gabriel (1920) *Le Comité France-Amérique. Son activité de 1909 à 1920*. Paris, Éditions France-Amérique.
- HOLMES, Jean (1877) *Nouvel abrégé de géographie moderne à l'usage de la jeunesse*. Montréal, J.B. Rolland et fils, libraires-éditeurs.
- JOLY, Gérard (2013) *Dictionnaire biographique de géographes français du XX^e siècle, aujourd'hui disparus*. Paris, PRODIG.
- LAMONDE, Yvan et POTON, Didier (dir.) (2006) *La Capricieuse (1855): poupe et proue. Les relations France-Québec (1760-1914)*. Québec, Presses de l'Université Laval.
- LAPERRIÈRE, Guy (1996) *Les congrégations religieuses de France au Québec, 1880-1914, tome I Première bourrasque, 1880-1900*. Québec, Presses de l'Université Laval.
- LAPERRIÈRE, Guy (1999) *Les congrégations religieuses de France au Québec, 1880-1914, tome II Au plus fort de la tourmente, 1901-1904*. Québec, Presses de l'Université Laval.
- LAPERRIÈRE, Guy (2005) *Les congrégations religieuses de France au Québec, 1880-1914, tome III Vers des eaux plus calmes, 1905-1914*. Québec, Presses de l'Université Laval.
- LIGHTHALL, William Douw (1904) *Canada, A Modern Nation*. Montréal, Witness Printing House.
- LINTEAU, Paul-André, FRENETTE, Yves et LE JEUNE, Françoise (2017) *Transposer la France. L'immigration française au Canada (1870-1914)*. Montréal, Boréal.
- MACMILLAN, Margaret (2003) *Paris 1919. Six Months that Changed the World*. New York, Random House.
- MACMILLAN, Margaret (2013) *The War that Ended Peace. The Road to 1914*. Toronto, Penguin.
- MARTONNE, Emmanuel de (1905) Le VIII^e congrès international de géographie (Washington, 1904) et sa grande excursion dans l'Ouest et au Mexique. *Annales de géographie*, vol. 14, n° 73, p. 1-22.
- MERCIER, Guy (1995) La région et l'État selon Friedrich Ratzel et Paul Vidal de la Blache. *Annales de géographie*, n° 583, p. 211-235.
- MERCIER, Guy (2001) Entre science et patrie. Lecture du régionalisme de Paul Vidal de la Blache. *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 45, n° 126, p. 389-412. [En ligne]. <https://www.erudit.org/fr/revues/cgq/2001-v45-n126-cgq2698/023000ar.pdf>
- MERCIER, Guy (2009) Vidal de la Blache, P. Dans Rob Kitchin et Nigel Thrift (dir.) *International Encyclopedia of Human Geography*, vol. 12. Oxford, Elsevier, p. 147-150.
- MERCIER, Guy (2018) L'Europe à la découverte de l'Amérique (XV^e-XVII^e s.). Dans Yves Brousseau et Guy Mercier (dir.) *Le Québec d'une carte à l'autre*. Québec, Presses de l'Université Laval, p. 14-15.
- MILLER, Émile (1906) *Géographie illustrée du jeune âge*. Dans «L'album universel» (Monde illustré), avril à juillet.
- MILLER, Émile (1913) *Terres et peuples du Canada*. Montréal, Beauchemin.
- MILLER, Émile (1917) Où faut-il coloniser? *Bulletin de la Société de géographie de Québec*, vol. XI, n° 5, p. 271-276.
- MILLER, Émile (1921) *Pour qu'on aime la géographie*. Montréal, Édition G. Ducharme.
- MILLER, Émile (1924) *Géographie générale*. Beauceville, L'Éclaireur.
- MONTPETIT, Édouard (1942) *La Conquête économique, tome III: Perspectives*. Montréal, Éditions Bernard Valiquette.
- MORISSONNEAU, Christian (1971) *La Société de géographie de Québec: 1877-1970*. Québec, Presses de l'Université Laval.
- MORISSONNEAU, Christian (1978) *La Terre promise: le mythe du Nord québécois*. Montréal, HMH.
- ORAIN, Olivier (2006) La géographie comme science. Quand «faire école» cède le pas au pluralisme. Dans Marie-Claire Robic (dir.) *Couvrir le monde. Un grand XX^e siècle de géographie française*. Paris, Association pour la diffusion de la pensée française, p. 90-123.
- REYNAUD-PALIGOT, Carole (2005) André Siegfried et la question raciale. *Sociétés & Représentations*, vol. 2, n° 20, p. 268-285.
- ROBIC, Marie-Claire (1992) Géographie et écologie végétale: le tournant de la Belle Époque. Dans Marie-Claire Robic (dir.) *Du milieu à l'environnement. Pratiques et représentations du rapport homme/nature depuis la Renaissance*. Paris, Economica, p. 125-165.

- ROBIC, Marie-Claire (2004) Chemin faisant. *Les Carnets du paysage*, n° 11, p. 134-151.
- ROBIC, Marie-Claire (2006) Vidal de la Blache, Paul 1845-1918. Dans Sylvie Mesure et Patrick Savidan (dir.) *Le dictionnaire des sciences humaines*. Paris, Presses universitaires de France, p. 1212-1213.
- ROBIC, Marie-Claire (2011) Paul Vidal de la Blache 1845-1918. Dans Marie-Claire Robic, Jean-Louis Tissier et Philippe Pinchemel (dir.) *Deux siècles de géographie française*. Paris, Comité de travaux historiques et scientifiques, p. 78-79.
- ROBIC, Marie-Claire (2018) *Le corpus de 33 carnets de Paul Vidal de la Blache: synopsis de l'ensemble – dates, types, lieux, contenus, contexte ou destination*. Paris, Bibliothèque interuniversitaire de la Sorbonne.
- ROBIC, Marie-Claire et TISSIER, Jean-Louis (2019) En compagnie du voyageur. Dans Paul Vidal de la Blache, *Carnet 9 – Allemagne & Varia*. Paris, Éditions Macula, p. 168-185.
- ROUILLARD, Eugène (signé E.R.) (1916) À travers le monde. *Bulletin de la Société de géographie de Québec*, vol. 10, n° 1, p. 11-14.
- SÉNÉCAL, Gilles (1992) Les monographies des régions de colonisation au Québec (1850-1914): genre et tradition géographiques. École nationale? *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 36, n° 97, p. 33-60. [En ligne]. <https://www.erudit.org/fr/revues/cgq/1992-v36-n97-cq2669/022241ar.pdf>
- SANGUIN, André-Louis (1993) *Vidal de la Blache, un génie de la géographie*. Paris, Belin.
- SIEGFRIED, André (1906) *Le Canada. Les deux races*. Paris, Armand Colin.
- SIEGFRIED, André (1939) *Le Canada. Puissance internationale*. Paris, Armand Colin, [1937].
- SIEGFRIED, André (1945) Préface. Dans Raymond Tanghe, *Géographie économique du Canada*. Montréal, B.-D. Simpson, p. 7-11.
- SIMARD, Sylvain (1987) *Mythe et reflet de la France. L'image du Canada en France (1850-1914)*. Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa.
- SOUBEYRAN, Olivier (1994) La géographie coloniale au risque de la modernité. Dans Michel Bruneau et Daniel Dory (dir.) *Géographies des colonisations, XV^e-XX^e siècles*. Paris, L'Harmattan, p. 193-213.
- SOUBEYRAN, Olivier (1997) *Imaginaire, science et discipline*. Paris, L'Harmattan.
- TACHÉ, Joseph-Charles (1856) *Le Canada et l'exposition universelle de 1855*. Toronto, John Lovell imprimeur.
- TANGHE, Raymond (1928) *Géographie humaine de Montréal*. Montréal, Librairie d'Action canadienne-française.
- TANGHE, Raymond (1943) *Initiation à la géographie humaine*. Montréal, Fides.
- TANGHE, Raymond (1944) *Géographie économique du Canada*. Montréal, Fides.
- TANGHE, Raymond (1945) *Itinéraire canadien*. Montréal, Éditions B.-D. Simpson.
- TANGHE, Raymond (1947) *Esquisse américaine*. Montréal, Fides.
- TIBERGHEN, Gilles A. (2004) Hodologie. *Les Carnets du paysage*, n° 11, p. 6-25.
- TISSIER, Jean-Louis (2000) Le voyage, filigrane du *Tableau de la géographie de la France*? Dans Marie-Claire Robic (dir.) *Le Tableau de la géographie de la France de Paul Vidal de la Blache. Dans le labyrinthe des formes*. Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, p. 19-31.
- VIDAL DE LA BLACHE, Paul (1894) *Atlas général*. Paris, Armand Colin.
- VIDAL DE LA BLACHE, Paul (1905) À travers l'Amérique du Nord. *Revue de Paris*, avril, p. 513-531.
- VIDAL DE LA BLACHE, Paul (1912a) *Les chemins de fer en Amérique*. France-Amérique, février, p. 69-78.
- VIDAL DE LA BLACHE, Paul (1912b) *Une journée aux bords du lac Champlain*. Paris, Firmin Didot.
- VIDAL DE LA BLACHE, Paul (1913a) Une visite à Harvard. Dans Gabriel Hanotaux (dir.) *La Mission Champlain aux États-Unis et au Canada*. Paris, Éditions France-Amérique, p. 56-58.
- VIDAL DE LA BLACHE, Paul (1913b) La France et ses provinces devant les universités américaines. Dans Gabriel Hanotaux (dir.) *La Mission Champlain aux États-Unis et au Canada*. Paris, Éditions France-Amérique, p. 59-65.
- VIDAL DE LA BLACHE, Paul (1913c) La signification de la Journée Champlain. Dans Gabriel Hanotaux (dir.) *La Mission Champlain aux États-Unis et au Canada*. Paris, Éditions France-Amérique, p. 90-98.
- VIDAL DE LA BLACHE, Paul (1913d) Aux universités Laval et Mac-Gill. Dans Gabriel Hanotaux (dir.) *La Mission Champlain aux États-Unis et au Canada*. Paris, Éditions France-Amérique, p. 119-121.
- VIDAL DE LA BLACHE, Paul (1979) *Tableau de la géographie de la France*. Paris, Tallandier, [1903].

- VOISINE, Nive (1976) Province d'une confédération, 1867-1896. Dans Jean Hamelin (dir.) *Histoire du Québec*. Toulouse, Privat, p. 375-414.
- WRIGHT, Donald A. (1997) W.D. Lighthall and David Ross McCord : Antimodernism and English-Canadian imperialism, 1880s-1918. *Journal of Canadian Studies*, vol. 32, n° 2, p. 134-153.
- YON, Armand (1964) Les Canadiens français jugés par les Français de France, 1830-1939. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 18, n° 3, p. 321-342.
- YON, Armand (1965) Les Canadiens français jugés par les Français de France, 1830-1939 (suite). *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 19, n° 2, p. 254-269.
- YON, Armand (2003) Belzève, Paul-Henry de. *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 10. Québec, Université Laval et Toronto, University of Toronto.

Notes de fin de document

- 1 Cette information sur la traversée de l'Atlantique Nord par Vidal en 1904 est tirée de son carnet de notes où est inscrit « 23 / Aout 1904 » sur la page couverture et « Amérique » sur la page de garde. Le numéro 23 correspond à un ordonnancement quasi chronologique des carnets de Vidal de la Blache. Chacun de ses 33 carnets qui nous sont parvenus porte en couverture un numéro différent, sinon que le 18 est bis. Dans le catalogue qu'en a établi Marie-Claire Robic en 2018, le numéro 24 est attribué au carnet marqué 23, puisque le numéro marqué 18 bis devient le 19 et que les suivants sont renumérotés à l'avenant. Précisons que le carnet 24, ou 25 selon la sériation de Robic, concerne également le voyage de Vidal en Amérique du Nord, mais en ses portions mexicaines et étatsuniennes. C'est pourquoi, à des fins bibliographiques, nous intitulons ces deux documents, en nous rapprochant le plus possible des indications qu'on y trouve, *Carnet Amérique, août 1904* et *Carnet Amérique, octobre 1904*. Ces carnets sont disponibles, en format numérique, sur le site Internet Nubis, soit la bibliothèque numérique de l'Université de Paris 1. *Carnet Amérique, août 1904*: <https://nubis.univ-paris1.fr/ark:/15733/3hzk> et *Carnet Amérique, octobre 1904*: <https://nubis.univ-paris1.fr/ark:/15733/3j05>.
- 2 Le mot « Mississipi » avec un seul p, selon l'ancienne orthographe française.
- 3 En fait, bien qu'à proximité de la frontière orientale du Québec, la pointe Amour, en 1904, comme aujourd'hui encore, n'appartenait pas au Québec. Elle appartenait plutôt à Terre-Neuve depuis 1809, alors colonie britannique, avant de devenir dominion semi-autonome en 1907 et province canadienne en 1949.
- 4 Ou ce que Vidal croit être l'embouchure du Saguenay, considérant qu'il fait suivre cette mention, dans son carnet, de deux points d'interrogation. Le profil de la côte sur le croquis suggère que cette localisation serait exacte.
- 5 Également, Vidal de la Blache, pendant la traversée de Liverpool à Montréal, du 24 août au 3 septembre 1904, releva régulièrement la position du navire et calcula la distance parcourue en se référant à une *Pilot chart of North Atlantic Ocean* (datée de juin 1904). De plus, il commenta très sommairement la brochure de William Douw Lighthall publiée en 1904, *Canada, a Modern Nation*. Cet ouvrage n'est pas une géographie du Canada, mais un plaidoyer en faveur d'une plus large mobilisation des ressources naturelles (sol, forêt, minerai, eau) par et pour une classe de petits propriétaires fonciers, le but étant, selon l'auteur, d'éviter leur accaparement par des trusts tentés de les exploiter dans leur seul intérêt (Wright, 1997).
- 6 *Le Carnet Amérique, octobre 1904* révèle par ailleurs que Vidal, comme à l'aller, calcula la position du navire et la distance parcourue durant la traversée.
- 7 Ou plutôt Samuel Champlain, comme on le désignait au sein du Comité France-Amérique en suivant un usage moins répandu aujourd'hui.
- 8 Constitué en 1909, le Comité France-Amérique compta en près de deux ans plus de mille membres. Son comité de patronage comprenait 63 personnalités, dont Ernest Lavisse, Paul-Émile Levasseur et Paul Bourget, tandis que son comité de direction réunissait 64 membres, parmi lesquels se retrouvaient Jules Siegfried (père d'André), Émile Salone, Henri Bergson, Henri Bordeaux et Fernand Cormon (Hanotaux, 1910 et 1920). Le Comité œuvrait notamment au renforcement des échanges intellectuels entre la France et le Canada (Hanotaux, 1913: 6), d'où son intention « d'envoyer, chaque année, un certain nombre d'étudiants et jeunes professeurs canadiens compléter leur formation » dans des universités ou des grandes écoles françaises. En 1913, Hanotaux se réjouissait d'ailleurs « que déjà la Province de Québec a[vait] créé à cet effet cinq bourses annuelles de 6 000 francs » (Hanotaux, 1913: 16).
- 9 Lors de la cérémonie d'accueil, à l'arrivée de la délégation en Amérique, Paul d'Estournelles de Constant (1852-1924), homme politique, diplomate et prix Nobel de la paix en 1909, en présenta les membres et parla de Vidal en ces termes: « M. Vidal de la Blache, membre de l'Institut, représente parmi nous l'Université de Paris. Il a, depuis longtemps et avec éclat, fait mentir la légende d'après laquelle les Français seraient de mauvais géographes. Je ne vous cache pas que sa présence dans la Délégation et la perspective de m'entretenir quotidiennement avec ce maître respecté de la Science et de la Pensée ont grandement contribué à me décider à faire le voyage » (Hanotaux, 1913: 13).
- 10 Les informations sur le séjour de Vidal de la Blache au Québec et en Amérique en 1912 proviennent principalement des documents rassemblés et publiés hors commerce en 1913 (Hanotaux, 1913). Ce document contient notamment les discours et les conférences que Vidal de la Blache prononça lors de la Mission Champlain à titre de membre de la délégation du Comité France-Amérique. Il inclut aussi une allocution que Vidal prononça devant l'Institut de France, le 25 octobre 1912, pour relater son séjour aux bords du lac Champlain plus tôt dans l'année. S'il y eut d'autres écrits de Vidal rédigés à la faveur de cette mission ou en lien avec elle, ils nous sont inconnus. On remarquera par ailleurs qu'aucun carnet de la main de Vidal n'est aujourd'hui disponible relativement à son voyage de 1912 en Amérique. Vu l'habitude qu'on lui connaît de tenir un carnet de notes, on peut supposer qu'il fit de même lors de ce voyage.
- 11 Ce départ ne fut pas sans susciter quelque inquiétude, car il eut lieu six jours après le naufrage du *Titanic* au sud de Terre-Neuve, dans la nuit du 14 au 15 avril 1912.

- 12 Précisons que, contrairement à ce qui a été écrit (Claval, 2011: 264), Vidal de la Blache n'a pas participé, dans la foulée du voyage de la Mission Champlain, à l'excursion transcontinentale de 1912 organisée par l'American Geographical Society of New York à l'initiative de William Morris Davis. Tenue du 21 août au 17 octobre, cette excursion a conduit à travers les États-Unis plusieurs géographes étrangers, dont Albert Demangeon. Voir à ce sujet, *Memorial Volume of the Transcontinental excursion of 1912 of the American Geographical Society* (1915) et Clout (2004). On notera par ailleurs que Sanguin (1993: 202-203), dans la biographie qu'il lui consacre, n'attribue à Vidal de la Blache qu'un seul voyage en Amérique, en 1904. Dans la description qu'il en fait, Sanguin y inclut toutefois la Mission Champlain qui, en réalité, ramena Vidal en Amérique en 1912.
- 13 En cohérence avec le sens que prend l'hodologie en philosophie (Besse, 2004), mais de manière plus ciblée (Tiberghien, 2004), la saisie hodologique du paysage peut se définir, au sens strict, comme «étant faite en chemin». Et comme la personne effectuant cette saisie est en déplacement, il faut considérer que l'hodologie en cause concerne aussi, au-delà de sa position géographique constamment changeante, sa disposition et sa disponibilité, elles aussi changeantes, de sorte que l'espace hodologique, qui est, à la base, la trajectoire d'une personne au sein de l'espace géographique, se double de qualités subjectives liées à l'état variable de l'esprit et de l'humeur de cette personne. Bien qu'elle ne s'y résume pas, l'œuvre de Vidal de la Blache doit tout de même aux nombreux voyages que fit ce géographe, de sorte qu'il est de mise d'en examiner la charge hodologique (Tissier, 2000; Robic, 2004; Robic et Tissier, 2019). Pour ce qui est du Québec selon Vidal, il faudrait assurément explorer cette voie, ne serait-ce que pour se pencher sur les notes et les croquis qu'il en laissa dans l'un de ses deux carnets de voyage en Amérique du Nord (*Carnet Amérique, août 1904*). Nous n'abordons pas cette question ici, sinon qu'en reproduisant les quatre dessins qu'il traça en remontant le Saint-Laurent en 1904 (figures 1, 2, 3 et 4). À titre d'inventaire, rappelons les déplacements que Vidal de la Blache fit, à notre connaissance, au Québec: 1) remontée de 2 000 km, en quatre jours de navigation, du Saint-Laurent jusqu'à Montréal à partir du détroit de Belle Isle (31 août au 3 septembre 1904); 2) en train de Montréal à la frontière de l'État de New York (70 km), de jour, via Saint-Jean-sur-le Richelieu, à destination de New York (5 septembre 1904); 3) en train, le même trajet, également de jour, mais en sens inverse et huit ans plus tard (4 mai 1912); 4) en train de Montréal à Québec, dans la nuit du 5 au 6 mai 1912; 5) et la nuit suivante, du 6 au 7 mai 1912, le même trajet, mais en sens inverse et à destination de Toronto.
- 14 Par exemple, ni en 1904 ni en 1912, le *Bulletin de la Société de géographie de Québec* ne signala la venue de Vidal de la Blache. Eugène Rouillard, très engagé dans cette publication à l'époque (Morissonneau, 1971: 55-58), y fit toutefois allusion en 1916 à la faveur d'un commentaire sur une «jolie plaquette qui vient de paraître à la librairie Larousse», où Emmanuel de Martonne retraçait l'essor de la géographie française depuis la fin du XIX^e siècle. Rouillard, pour sa part, en évoquait quelques figures (Élisée Reclus, Vivien de Saint-Martin, Emmanuel de Margerie, Henri Schirmer, Emmanuel de Martonne, Albert Demangeon, Raoul Blanchard, Antoine Vacher et Charles Passerat) tout en soulignant le «premier rôle» qu'avait tenu Vidal de la Blache dans l'épanouissement de la discipline en France, ce dont témoignaient au premier chef, selon lui, deux ouvrages du maître: l'*Atlas général* et *Le Tableau de la géographie de la France*. Au passage, Rouillard signalait «le plaisir que nous avons eu de voir [Vidal de la Blache] à Québec en 1912» (Rouillard, 1916: 13-14). La présence de Vidal au Québec fut rappelée dans le même *Bulletin de la Société de géographie de Québec* lorsqu'y fut annoncé le décès du géographe, en 1918. Sur la foi d'une dépêche télégraphique, la nouvelle, probablement d'Eugène Rouillard, s'ajouta à la chronique sous le titre «Mort d'un grand géographe». Son auteur signalait que «M. de la Blache était tenu pour une des plus grandes autorités du monde géographique» et que «c'est à ses efforts et à ceux des illustres frères Reclus que l'enseignement géographique, trop délaissé jusqu'ici, fut rénové et vivifié en France». Le chroniqueur ne manqua pas de signaler les accointances québécoises du défunt en précisant que «l'illustre géographe avait visité le Canada et les États-Unis en 1912 avec la mission Champlain». En terminant, l'auteur convoqua sa propre mémoire de cette visite pour dire l'attachement de Vidal au Québec: «Nous avons souvenance qu'il avait fort admiré nos paysages canadiens et notamment les chutes Montmorency» (Anonyme, 1918: 176-177).
- 15 À part Québec, chacune de ces villes fut à un moment ou à un autre la capitale du Canada-Uni (1841-1867). On notera que Bytown prit le nom d'Ottawa en 1855.
- 16 La Société de géographie de Montréal ne fut créée qu'en 1939. Elle fut dissoute au moment où se tint, en 1972, le XXII^e Congrès international de géographie. Raoul Blanchard, professeur à l'Université de Grenoble très actif au Québec depuis 1929, fut élevé au rang de membre honoraire de la Société de géographie de Montréal dès 1940 (Beauregard, 1985).
- 17 Dans son ouvrage *L'Outaouais supérieur*, publié en 1889, Arthur Buies incitait avec ferveur au peuplement de cette région du Québec. Cette entreprise lui paraissait d'ailleurs d'autant plus louable qu'elle était soutenue, notamment à titre d'actionnaires (page 137), par de respectables personnalités françaises, dont Paul de Canne, directeur du grand dictionnaire encyclopédique de France, Louis Rousselet, directeur du dictionnaire de géographie universelle, Franz Schrader, directeur du grand atlas universel, Onésime Reclus et Lucien Napoléon Bonaparte-Wyse, ingénieur, géographe et petit-neveu de Napoléon I^{er} (Buies, 1889: 137). Cette géographie québécoise portée par l'élan nationaliste et colonisateur se reflète par exemple dans l'ouvrage d'Alexandre Girard, *La province de Québec. Ses ressources agricoles, minières et industrielles*, de 1905.
- 18 Rappelons que ni l'un ni l'autre des passages de Vidal au Québec ne fut signalé dans le *Bulletin de la Société de géographie de Québec*, sinon de manière tardive et incidente en 1916 et 1918 (Rouillard, 1916; Anonyme, 1918). En revanche, la Mission Champlain le fut, dans la rubrique «Chronique géographique», sous le titre *Lac Champlain* (*Bulletin de la Société de géographie de Québec*, vol. 6, n° 4, p. 282-283).
- 19 Celui de Jean Brunhes n'y figure pas non plus. Pourtant, Beauregard (2003: 16) mentionne, à propos d'Émile Miller, que «la géographie humaine à la façon de Jean Brunhes [était] sa préférée».

- 20 Cette citation devenue emblématique de la pensée vidalienne et de la géographie qui s'y rallie est tirée du *Tableau de la géographie de la France*, dont la première édition parut en 1903. Elle provient plus précisément de l'introduction, dont l'intitulé – « En quel sens la France est un être géographique » – atteste à lui seul de la volonté de Vidal d'inscrire d'emblée sa géographie de la France dans une théorie où se conçoit, non seulement en ce pays, mais éventuellement partout, l'existence d'« individualités géographiques », chacune dotée de sa « personnalité » propre. Comme on le constate, cet aspect n'a pas échappé à Émile Miller et à plusieurs autres, dont Jean Gottmann qui, en 1952, plaça cette citation en exergue de *La politique des États et leur géographie*. Or, ce dernier ouvrage, aussi élégant que pénétrant, est certainement, on nous permettra de l'avancer, l'un des prolongements conceptuels les plus achevés de la géographie vidalienne. Bien qu'il fût trop longtemps ignoré, ce livre ne témoigne pas moins du fort potentiel théorique de l'œuvre de Vidal de la Blache, comme fut également ignoré, près de 20 ans plus tard et lui aussi méconnu des géographes, l'ouvrage du sociologue québécois Fernand Dumont *La dialectique de l'objet économique* (1970).
- 21 Le soutien de Miller à la colonisation interne du Québec est souligné par Brosseau (1990 : 58). Il est manifeste dans un article publié dans le *Bulletin de la Société de géographie du Québec* en 1917, où Miller encourage ce mouvement qui contrebalance l'exode du « gros million » de Canadiens français qui, émigré en Nouvelle-Angleterre (Voisine, 1976 : 396-400), « résiste si vaillamment à son formidable entourage et à l'oppression celte » (Miller, 1917 : 274). Sur les motifs de la préférence de Miller pour Dubois, voir Berdoulay et al. (1996).
- 22 Émile Miller est mort accidentellement en 1922, à l'âge de 39 ans. Avant son décès, il prévoyait la publication d'une *Géographie générale*, dont il avait établi la table des matières. L'ouvrage, qui devait comprendre des inédits et des textes antérieurement publiés – dont le chapitre sur l'évolution de la discipline et sa section sur Vidal et Dubois – fut rassemblé et publié par l'abbé Adélar Desrosiers en 1924.
- 23 Parmi les géographes français ayant fréquenté le Québec au tournant du XX^e siècle, il convient de retenir au premier chef André Siegfried (1875-1959), géographe tout autant que sociologue et politologue, et plus encore, promoteur d'une « psychologie des peuples » qui le range à part, voire en marge de la communauté des géographes de son époque. Personnalité en vue, en France et à l'étranger, auteur prolifique au large public, André Siegfried enseigna à l'École libre des sciences politiques, à l'Institut d'études politiques, à l'École nationale d'administration et au Collège de France. Il fut élu à l'Académie française en 1944. Encore jeune, Siegfried fit un premier séjour au Canada en 1898 et y revint en 1904, lors de la campagne électorale fédérale qui valut à Wilfrid Laurier le poste de premier ministre du Canada (Fabre, 2021). Dans son premier ouvrage sur ce pays, il examina la coexistence de deux « races », pour reprendre son expression, au sein de la fédération canadienne, l'une française, l'autre anglaise (Reynaud-Paligot, 2005). S'il considère le nationalisme canadien-français, non sans sympathie du reste, c'est avant tout pour soupeser la viabilité de la condition disons – toujours en restant fidèle à son lexique – « biraciale » du Canada (Siegfried, 1906). Après ce premier ouvrage, Siegfried conserva un vif intérêt pour le Canada et le Québec, où il revint à plusieurs reprises (Siegfried, 1945). Cela se refléta continuellement dans son enseignement et donna lieu à un deuxième ouvrage, en 1937. Publié quelques années après la promulgation en 1931 du statut de Westminster, qui permit au Canada, jusque-là dominion de l'Empire britannique, de devenir un État pleinement souverain, ce livre porta une attention toute particulière à la place du Canada sur la scène internationale. La dynamique interne au pays, fondée sur la relation entre lesdites deux races, n'y était pas passée sous silence mais, encore là, leur coexistence préoccupait davantage l'auteur que le renforcement, à l'époque, d'un nationalisme qui serait bientôt québécois davantage que canadien-français. On remarque au passage que le terme « race » n'était plus de mise dans ce second ouvrage. Siegfried y évoquait le peuple canadien en y distinguant plutôt « l'élément canadien-français » de « l'élément anglais » (Siegfried, 1939). Au total, l'influence d'André Siegfried sur la géographie universitaire au Québec francophone fut passablement limitée. Bien que son ouvrage de 1906 eût un certain retentissement, ni Adélar Desrosiers ni Émile Miller ni Adolphe Garneau ne le mentionnèrent, de moins à notre connaissance. Il fallut attendre quelques décennies pour que les économistes Édouard Montpetit (1881-1954) et Esdras Minville (1896-1975), qui théorisèrent le concept de milieu et l'appliquèrent à l'étude du Québec, se réclamaient de sa pensée. Mais on sortait là du cercle immédiat des géographes universitaires, il est vrai encore très restreint au Canada français à l'époque, ce qui, au demeurant, laissait les coudées franches à Raoul Blanchard, professeur à Grenoble et auteur déjà attelé à la publication d'une monumentale géographie du Canada français, dont Édouard Montpetit (1942) vantait d'ailleurs les mérites.
- 24 L'abbé Adélar Desrosiers, qui étudia à Paris en 1904, entendit Marcel Dubois professeur en Sorbonne, dont il épousa la pensée avant de la transmettre, selon Beauregard (2003), à son élève de l'École normale Jacques-Cartier, Émile Miller qui, comme nous l'avons vu, en fut un énergique partisan. Signalons qu'à l'automne 1908, Marcel Dubois, alors professeur de géographie coloniale à la Sorbonne, prononça des conférences à l'Université Laval (Anonyme, 1909 : 72). On ne sait pas si Émile Miller et Adélar Desrosiers y assistèrent. Notons de plus que le décès de Marcel Dubois, en 1916, fut signalé dans le *Bulletin de la Société de géographie de Québec* (1917, vol. 11, n° 6, p. 360).

- 25 Selon Beauregard (2003), la pensée de Jean Brunhes, dont *La géographie humaine* parut en 1910, aurait été fort appréciée par Émile Miller. Était-ce davantage pour sa science géographique que pour son catholicisme social ? On ne saurait le dire. Quoi qu'il en soit, si Miller (1921) approuva la géographie de Brunhes, il ne lui réserva pas les mêmes honneurs qu'à Vidal de la Blache et à Dubois. L'influence de Jean Brunhes sur la géographie québécoise au début du XX^e siècle ne fut pas pour autant négligeable, d'autant qu'il fréquenta le Québec. D'abord, après la Première Guerre mondiale, il participa à la Mission Fayolle, organisée en 1921 par le comité France-Amérique et conduite par Émile Fayolle (1852-1928). Cette mission devait exprimer la gratitude de la France au Canada pour son aide pendant la guerre. Alors professeur au Collège de France, Brunhes profita de ce séjour pour étudier l'agriculture canadienne (Brunhes, 1922). Il revint au Québec en 1927, sous l'égide des Archives de la planète, projet mis en œuvre par l'industriel et philanthrope Albert Kahn (Robic, 1993). De passage à l'Université de Montréal à cette occasion (Falaise, 1973), il conforta l'intérêt de deux jeunes intellectuels du Québec pour la géographie, Raymond Tanghe (1898-1969) et Benoît Brouillette (1904-1979). D'origine française, Raymond Tanghe émigra au Canada en 1920 et soutint sa thèse à l'Université de Montréal en 1928, thèse qu'il plaça, dès l'incipit, sous l'égide de la géographie humaine selon Jean Brunhes. Bien que son diplôme fût en sciences économiques, sa thèse consistait en une *Géographie humaine de Montréal*. Il professa à la faculté des sciences sociales, économiques et politiques de l'Université de Montréal, où il fit œuvre de géographe sa vie durant, comme en attestent la plupart des livres qu'il publia (notamment Tanghe, 1943 et 1944). On notera l'attention déférente que Tanghe portait également à l'œuvre d'André Siegfried, souvent cité dans *Itinéraire canadien* (1945) dont Siegfried signa la préface, et dans *Esquisse américaine* (1947). Sous l'inspiration de Brunhes, Benoît Brouillette partit en France, où il soutint une thèse en géographie sous la direction d'Albert Demangeon en 1931, soit peu après le décès de son mentor, qu'il présentait, de même qu'Albert Demangeon et Emmanuel de Martonne, comme des disciples immédiats de Vidal de la Blache et de Dubois (Brouillette, 1935 : 11). Brouillette fit ensuite carrière de géographie à l'École des hautes études commerciales à Montréal.
- 26 D'abord publié, en octobre 1912 sous forme d'un tiré à part titré « Une journée aux bords du lac Champlain », ce discours fut réédité, coiffé d'un nouveau titre (« La signification de la Journée Champlain »), dans le compte rendu de la Mission Champlain que fit paraître Gabriel Hanotaux, l'année suivante (Vidal de la Blache, 1913c).
- 27 Cet article ne peut être, comme le suggère Claval (2011 : 264), le compte rendu ou une réminiscence d'une « seconde excursion transcontinentale » à laquelle son auteur aurait participé en 1912, puisque Vidal ne fut pas, comme nous l'avons établi plus haut, de ce voyage organisé par William Morris Davis. Signalons par ailleurs que l'Amérique dont il y est question s'étend de part et d'autre de l'équateur, autant dans l'hémisphère boréal que dans l'hémisphère austral, alors que l'américanisme, chez Vidal, se rapporte pour l'essentiel à l'Amérique du Nord et plus systématiquement aux États-Unis.
- 28 À l'époque, au Québec, l'enseignement du génie était le fait de l'Université McGill, depuis 1871, et de l'École polytechnique de Montréal, fondée en 1873. L'École polytechnique fut d'abord affiliée à l'Université Laval et ensuite, en 1920, à l'Université de Montréal, au moment où celle-ci devint autonome. L'Université Laval à Québec s'ouvrit à l'enseignement des sciences et du génie dans l'entre-deux-guerres. Une école de chimie y fut créée en 1927, noyau de la faculté des sciences, aujourd'hui des sciences et de génie, érigée en 1937 (Hamelin, 1995 : 165 *et passim*).
- 29 L'allocation de Vidal devant les autorités des universités McGill et Laval le suggère d'ailleurs assez directement (Vidal de la Blache, 1913d).
- 30 Il s'agit en fait de Louis Jolliet (1645-1700), natif de Québec, qui rejoignit en 1673 le Mississippi avec le père Marquette à partir de la baie des Puants. Célébré pour son exploration du Midwest américain, Jolliet, on l'oublie souvent, se rendit également à la baie James et au Labrador (Mercier, 2018).
- 31 On remarque la généralisation qui permet ici à Vidal de se prononcer sur le Canada français sans avoir à le nommer.
- 32 Ce que, pourtant, la postérité même la plus immédiate n'a pas toujours voulu retenir (Gottmann, 1952 : 51-52 ; Mercier, 1995), mais cela est une autre question.